

**Háskóli Íslands**

**Hugvísindasvið**

**Frönsk fræði**

## **Lausn frá hinu liðna**

**Pýðing á skáldsögunni *Remise de peine* eftir Patrick**

**Modiano ásamt greinargerð**

**Ritgerð til BA-prófs í frönskum fræðum**

**Sveinbjörg Sveinbjörnsdóttir**

**Kt. 060947-2959**

**Leiðbeinandi : Ásdís R. Magnúsdóttir**

**September 2017**



## Ágrip

Íslensk þýðing á frönsku skáldsögunni *Remise de peine* eftir Patrick Modiano er meginefni þessarar ritgerðar. Sagan kom fyrst út árið 1988. Hún fjallar um 10 ára gamlan dreng og yngri bróður hans sem komið hefur verið fyrir á heimili þriggja kvenna. Fullorðinn sögumaður lítur um öxl og reynir að átta sig á atburðum og einkennilegri framkomu kvennanna og vina þeirra. Sögusviðið er París og nágrenni á árunum eftir seinni heimsstyrjöldina en sagan er að hluta til uppgjör við þá tíma. Patrick Modiano fjallar í flestum verka sinna um fortíðina og glímuna sem felst í því að raða saman minningarbrotum. Hann fékk Nóbelsverðlaunin 2014.

Fyrri hluti ritgerðarinnar er umfjöllun um höfundinn, skáldsöguna, þýðingar almennt og helstu álitamál sem upp komu við þýðingu verksins. Meðal þeirra má nefna sérstakan, jafnvel barnslegan, frásagnarhátt, ólíka notkun tíða í tungumálunum og jafngildi orða.

## Résumé

Une traduction islandaise du roman *Remise de peine* de Patrick Modiano est le corps de ce mémoire. Le roman est sorti en 1988. L'histoire est celle d'un garçon de dix ans et de son frère cadet qui ont été placés dans une maison chez trois femmes. Un narrateur adulte se remémore son passé, il essaie de comprendre ce qui se passe autour de lui ainsi que le comportement étrange des femmes de et leurs amis. Paris et ses environs dans les années après la Seconde Guerre mondiale est le cadre de l'histoire qui est partiellement un règlement de compte de la part de l'auteur vis-à-vis de cette époque de sa vie. Dans la plupart de ses œuvres Patrick Modiano discute le passé et la lutte qui représente le rassemblement des souvenirs fragmentaires. Il a reçu le prix Nobel en 2014.

La première partie du mémoire comporte une présentation de l'auteur, du roman, des traductions en général, aussi bien que des commentaires sur la traduction de cette œuvre et les problèmes qu'elle a posés. Le mode narratif spécifique, même naïf, l'utilisation des temps du passé dans les deux langues, et l'équivalence des mots sont parmi des difficultés discutées dans ce mémoire.

## Table des matières

L'auteur	5
<i>Remise de peine</i>	6
L'idée d'équivalence	8
La traduction du roman <i>Remise de peine</i>	9
Conclusion	14
Bibliographie	15
Lausn frá hinu liðna – Þýðing á skáldsögunni <i>Remise de peine</i>	16

## L'auteur

Patrick Modiano, l'auteur du roman *Remise de peine*, Patrick Modiano, est né en 1945, dans la banlieue de Paris<sup>1</sup>. Son père juif et sa mère flamande se sont connus à Paris sous l'Occupation<sup>2</sup>. Ses années de formation sont marquées par l'inquiétude. Les premières années de sa vie il vit avec ses grand-parents maternels et son frère cadet et pendant cette période il parle flamand. De 1949 à 1953 les deux frères sont placés chez des gens non apparentés, avec une nounou à la Côte Basque, et chez des amis de leur mère dans une ville près de Paris. Le frère, Rudy, meurt en 1957. Dans sa jeunesse Modiano a fréquenté plusieurs écoles. C'était un garçon intelligent mais troublé par les circonstances familiales. Il a fait une fugue et il est aussi expulsé de l'école, mais néanmoins, en 1964, il obtient un deuxième baccalauréat<sup>3</sup>.

Patrick Modiano fait ses débuts littéraires en 1968 avec le roman *La place de l'étoile*. Il a écrit environ trente romans, des livres pour enfants, des adaptations pour le cinéma et des chansons. Le style des romans de Modiano est assez traditionnel ; cela dit l'auteur est généralement associé au postmodernisme<sup>4</sup>. Il a reçu de nombreux prix pour ses œuvres en France et le prix Nobel en 2014<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Sans auteur, « Notice bibliographique », *Nobelprize.org*, adresse URL: [http://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/literature/laureates/2014/bio-bibl\\_fr.pdf](http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2014/bio-bibl_fr.pdf) [site consulté le 20 juillet 2017]. Voir la présentation. (Sans auteur).

<sup>2</sup> Patrick Modiano, *Un pedigree*, 2005, p. 9, dans Nadia Butaud, *Patrick Modiano*, Paris : Culturesfrance, 2008, p. 12.

<sup>3</sup> Patrick Modiano, « Patrick Modiano – Biographical », *Nobelprize.org*, adresse URL: [https://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/literature/laureates/2014/modiano-bio.html](https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2014/modiano-bio.html) [site consulté le 20 juillet 2017].

<sup>4</sup> Timothy H. Sherman, « Translating from memory: Patrick Modiano in Postmodern Context », *Studies in 20<sup>th</sup> Century Literature*, vol. 16, issue 2, 1992, adresse URL:

<http://newprairiepress.org/cgi/viewcontent.cgi?article=1304&context=sttc> [site consulté le 20 juillet 2017].

<sup>5</sup> Op. cit.

## *Remise de peine*

En 1988, quand l'œuvre *Remise de peine* est publiée, Patrick Modiano avait déjà écrit une dizaine de romans. Cependant, il a dit : « ... ce livre [*Remise de peine*], j'avais commencé à l'écrire il y a longtemps, avant mon premier roman. Mais je n'y pas suis arrivé »<sup>6</sup>.

Si le récit de *Remise de peine* est avant tout une fiction, l'auteur a puisé dans sa propre vie, surtout sa jeunesse, quant aux quelques événements et quelques personnages comme le précise Nadia Butaud : « La mémoire de Modiano [...] trouve [...] de très nombreux échos dans ses années de jeunesse ... »<sup>7</sup>. En regardant la situation dans laquelle l'auteur a grandi on trouve une forte similitude avec le protagoniste de *Remise de peine*. Le roman raconte une histoire douloureuse, une histoire qui touche les émotions les plus profondes. Le lecteur est dirigé vers l'esprit d'un jeune garçon, un enfant, qui cherche à comprendre ce qui se passe autour de lui. Avec un style objectif, où l'accent est mis sur la description des événements mais sans les expliquer, l'auteur parvient à capturer l'impuissance du garçon, ses craintes, sa curiosité et son raisonnement.

Dans ce roman, Modiano décrit surtout l'atmosphère des années cinquante dans les environs de Paris. Il décrit en détail les rues, les maisons, les meubles, les vêtements, les événements et le comportement des personnages. Olivier Adam énumère les points qui apparaissent dans le roman, aussi bien tangibles que intangibles, mais surtout liés émotionnellement au passé :

... les noms de rue, les annuaires, les strates temporelles superposées, les silhouettes troubles, les disparitions, le passé invouable, l'ombre de la collaboration et de la rue Lauriston, les enquêtes en forme d'errance, les fréquentations louches, la solitude, l'abandon, le père intermittent aux activités et déplacements douteux, la mère actrice entre deux tournées, l'absence de pedigree, la pudeur et l'élégance, la peur et la douleur retenues, les zones vagues et les trous noirs, enfin toute cette mythologie précieuse et unique, portée par le mystère d'une phrase au son incomparable, mélancolique et légère, et portant si simple, sans caractéristique apparente, sans effet, sans signe extérieur de richesse<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> Charles O'Keefe, *A Riffanean Reading of Patrick Modiano's La place de l'étoile : Investigating the Family Crime*, Birmingham, Alabama : Summa Publications Inc., 2005. URL: [https://books.google.is/books?id=hVDxki6jyWlC&pg=PA82&lpg=PA82&dq=remise+de+peine+patrick+modiano&source=bl&ots=LufC0-Y3mH&sig=ARPPVCqzfsd-S3OEHQ2QqHl1saw&hl=en&sa=X&redir\\_esc=y#v=onepage&q=remise%20de%20peine%20patrick%20modiano&f=false](https://books.google.is/books?id=hVDxki6jyWlC&pg=PA82&lpg=PA82&dq=remise+de+peine+patrick+modiano&source=bl&ots=LufC0-Y3mH&sig=ARPPVCqzfsd-S3OEHQ2QqHl1saw&hl=en&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=remise%20de%20peine%20patrick%20modiano&f=false) [site consulté le 30 août 2017].

<sup>7</sup> Nadia Butaud, *Patrick Modiano*, Paris : Culturesfrance, 2008, p. 8.

<sup>8</sup> Olivier Adam, « Préface » dans Modiano, Patrick, *Remise de peine*, Paris : Éditions du Seuil, 1988, p.ii.

Tous ces éléments sont arrangés comme un puzzle et l'histoire ressemble à cet égard un peu à un roman policier, mais sans conclusion définitive. L'auteur s'en remet au lecteur. On a appelé cette méthode « l'art de la suggestion ».<sup>9</sup>

Au début de l'histoire, le narrateur explique sa situation :

C'était l'époque où les tournées théâtrales ne parcouraient pas seulement la France, la Suisse et la Belgique, mais aussi l'Afrique du Nord. J'avais dix ans. Ma mère était partie jouer une pièce en tournée et nous habitons, mon frère et moi, chez des amis à elle, dans un village des environs de Paris<sup>10</sup>.

Le protagoniste, Patoche, n'est pas complètement sans famille chez des amis de sa mère, il a un frère cadet. L'histoire raconte son séjour auprès de ces gens, qui a duré « beaucoup plus d'un an »<sup>11</sup>.

À la surface du roman il ne se passe pas grand-chose. Les deux frères vivent dans une maison avec des femmes. Patoche va à l'école Jeanne-d'Arc dont il est expulsé et puis il va à une autre école. Les frères jouent avec d'autres enfants et à la maison les visiteurs passent et repassent. Mais le lecteur réalise rapidement, à travers le comportement des adultes qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Le livre est divisé en 24 chapitres courts. C'est une histoire d'enfance que le protagoniste raconte en tant qu'adulte. Il a vécu une expérience qu'il n'a pas comprise comme un enfant et il essaie de rendre une histoire fragmentée compréhensible. Il y a une juxtaposition d'époques différentes. Dans la plupart de ces chapitres, l'histoire déroule dans le passé quand le protagoniste, Patoche, a dix ans, dans les années 1950. En revanche, dans quelques chapitre les événements ont lieu à d'autres moments plus près du temps de la narration, quand il a vingt ans<sup>12</sup>, dans les années 1960, et puis, vingt ans plus tard, c'est-à-dire, quand Patoche/Patrick raconte son histoire à 40 ans<sup>13</sup>.

Les personnages du roman sont des gens mystérieux. Patoche ne sait pas quel travail ils font mais le lecteur adulte réalise qu'ils ne travaillaient pas tous en règle avec la loi. Il y a quelques femmes qui habitent la maison et qui gardent les deux jeunes frères : la petite Hélène, ancienne écuyère et acrobate ; Annie et sa mère Mathilde, qui viennent de la campagne ; et finalement Blanche Neige, une jeune fille qui est embauchée pour aller

---

<sup>9</sup> Butaud, p.82.

<sup>10</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, Édition du Seuil, 1988, p. 11.

<sup>11</sup> Ibid, p. 69.

<sup>12</sup> Ibid, p. 73

<sup>13</sup> Ibid, p. 83.

chercher le protagoniste à l'école et s'occuper des garçons. Quelques autres personnages visitent la maison des femmes et dans l'ensemble ce sont des gens particuliers qui éveillent la curiosité des garçons.

Le style du roman est direct et clair. L'auteur utilise souvent des phrases courtes et quelques fois il omet les verbes ou les connecteurs. Cela donne l'impression que c'est un enfant qui parle :

Personne dans la salle à manger ni dans la cuisine. Ni dans le salon. Au premier étage, la chambre d'Annie était vide. Celle de la petite Hélène aussi. Celle de Mathilde aussi, au fond de la cour. Nous sommes entrés dans la chambre de Blanche-Neige. Après tout, Blanche-Neige était peut-être revenue, elle. Non.<sup>14</sup>

La narration n'est pas toujours linéaire. Parfois, les souvenirs remontent à la surface à cause des objets comme « cet étui à cigarettes »<sup>15</sup>, ou à cause des mots inoubliables comme « CASTROL »<sup>16</sup> et alors le narrateur est soit enfant soit adulte.

### **L'idée d'équivalence**

En lisant l'histoire de la traductologie nous rencontrons la multiplicité des avis et des points de vue. Quelques traducteurs et traductologues ont beaucoup contribué au développement de cette discipline. Parmi eux il y a le premier théoricien français, Étienne Dolet (1509-1564), avec son exposé « La manière de bien traduire d'une langue en autre », où il présente cinq règles qui sont toutes, plus ou moins, applicables aujourd'hui<sup>17</sup>. Tout d'abord le traducteur doit comprendre parfaitement le sens du texte original, et alors il importe d'avoir une bonne maîtrise de la langue maternelle<sup>18</sup>.

Le philosophe allemande Friedrich Schleiermacher (1768-1834) a également exercé une influence majeure sur le débat de la traductologie au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec son œuvre *Methoden des Übersetzens*<sup>19</sup>. Au XX<sup>e</sup> siècle (1964) Eugene A. Nida ouvre le débat sur

---

<sup>14</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, 1988, p. 111.

<sup>15</sup> Ibid, p. 101.

<sup>16</sup> Ibid, p. 79.

<sup>17</sup> Ibid, p. 57.

<sup>18</sup> Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli – Þýðingar og bókmenntir*, Reykjavík : Bókmenntafræðistofnun/Háskólaútgáfan, 1996, p. 57.

<sup>19</sup>Friedrich Schleiermacher, « Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens », *Università Degli Studi Di Milano*, adresse URL: <http://users.unimi.it/dililefi/costazza/programmi/2006-07/Schleiermacher.pdf>



l'« équivalence » dans les études traductologiques<sup>20</sup>. Il « distingue deux types d'équivalence : l'équivalence formelle, qui consiste à rendre mécaniquement la forme de l'original ; l'équivalence dynamique, qui, elle, transforme le 'texte source' de manière à produire le même effet dans la 'langue cible' »<sup>21</sup>. Plus tard (1994) Marianne Lederer explique sa compréhension du terme :

L'équivalence est le résultat à la fois d'une méthode raisonnée (s'efforcer de voir et de ressentir) et de l'intuition (exprimer ce qu'on a vu et senti). Elle est l'avatar en une autre langue de la pensée singulière d'un auteur, réexprimé par le traducteur avec tout le savoir-faire dont il dispose.

Toute traduction comporte certes des correspondances entre des termes et des vocables, mais elle ne devient texte que grâce à la création d'équivalences. C'est là l'élément central de notre théorie.<sup>22</sup>

Ástráður Eysteinnsson conclut que toutes les traductions de texte impliquent l'équivalence et que les différentes traductions peuvent être basées sur d'équivalences diverses :

L'équivalence est une sorte de coordination interne et une boussole ; elle synchronise les différentes composantes de la traduction de la compréhension et l'interprétation du traducteur de l'original. Cela ne veut pas dire que le traducteur utilise un « système » étudié et raisonné ; il se pourrait bien qu'il se laisse guider par le sentiment de ce qui est le « mot correct » à un certain point dans le texte, comme les auteurs du texte original. Mais tout comme les auteurs, les traducteurs fient aussi à certain sens de la direction qui surgit de leur texte original, bien que ce ne soit pas sa seule source d'influences.<sup>23</sup>

C'est une discussion intéressante et il vaut bien s'en rendre compte pendant la traduction.

## La traduction de *Remise de peine*

Traduire un livre de Patrick Modiano revient à partir avec lui en voyage dans le passé du narrateur, dans la France ébranlée par la deuxième guerre mondiale. On y trouve des gens qui ont répondu de différentes manières à leur situation, certains avec l'honnêteté, autres avec l'immoralité. Modiano ne porte aucun jugement ; il décrit le comportement des personnages,

---

<sup>20</sup>Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli-Þýðingar og bókmenntir*, p. 89.

<sup>21</sup>Michaël Oustinoff, *La traduction*, Paris : Presses Universitaires, 2009, p. 52.

<sup>22</sup>Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris : Hachette-Livre, 1994, p. 55.

<sup>23</sup>Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli-Þýðingar og bókmenntir*, p. 96. « Jafngildið er [...] eins konar innbyggð samræmingar- og leiðsögutæki ; það samstillir einstaka þætti þýðingarinnar út frá skilningi og túlkun þýðandans á frumtextanum. Ekki er þar með sagt að þýðandi beiti úthugsuðu og rökfærðu « kerfi » ; vel má vera að hann láti leiðast af tilfinningu fyrir því hvert « rétta orðið » sé á vissum stað í textanum, líkt og sá sem frumsemur texta. En rétt eins og þeir sem frumsemja texta vinna þýðendur líka eftir vissri leiðsögukennnd – og hún er sprottin úr frumtexta þeirra, þótt hún sé einnig undir öðrum áhrifum. »

aussi bien des bons que des mauvais. Son objectif semble être de comprendre pourquoi les gens se comportent comme ils le font.

En traduisant du français vers l'islandais, le traducteur doit souvent raccourcir des phrases longues et simplifier la syntaxe. Ce n'est pas un problème encombrant dans le roman *Remise de peine* où le style se caractérise par des phrases courtes. De la même façon, l'objectivité est aussi marquante pour le style de Modiano. Puisque le point de vue est soit chez un enfant de dix ans, soit chez un homme de vingt ou quarante ans, le vocabulaire n'est ni compliqué ni soutenu. D'une part le texte se caractérise par une certaine naïveté, d'autre part par le cynisme. Le point de vue est souvent limité à ce que le narrateur de dix ans comprend. Le récit révèle la vision étroite de l'enfant, mais aussi l'existence dramatique des adultes que l'enfant ne comprend pas. Cette double attitude engendre des événements amusants et quelques fois une atmosphère cynique. Le lecteur en sait parfois plus que le jeune narrateur.

Un des problèmes de la traduction consiste dans la recherche des mots pour les concepts qui n'existent pas encore en islandais, c'est-à-dire, dans la formulation des phrases de manière à ce qu'elles semblent naturelles dans la langue cible, comme par exemple le vouvoiement et les salutations formelles. Il faut également décider s'il est préférable de traduire les noms des gens, des rues et des entreprises. La précision de l'auteur dans les descriptions caractérise aussi le style de *Remise de peine* et la traduction du vocabulaire lié à l'architecture, aux vêtements, et aux plantes peut ainsi demander beaucoup de temps. Par exemple, un « guéridon » ou un « jardin en terrasses » n'ont pas de équivalences en islandais. En revanche, bien que les plantes comme le chèvrefeuille et le saule pleureur n'existe pas en Islande on peut trouver des termes équivalents avec l'aide du dictionnaire<sup>24</sup>.

Parce que la narration est construite comme une réflexion sur les temps passés, l'auteur utilise généralement l'imparfait ou le passé composé mais quelques fois il y a des phrases au présent comme celle-ci : « Et Annie la rejoint après le spectacle, dans la roulotte que la petite Hélène partage avec la femme serpent ».<sup>25</sup> Puisque ce changement de temps est commun en islandais on peut facilement suivre la construction originale dans la traduction islandaise. Il a été noté que le traitement de temps dans *Remise de peine* n'est pas toujours selon la tradition et le passé simple n'est pas utilisé par le narrateur : « Il se trouve que ...

---

<sup>24</sup> Snara, [IS], adresse URL : <https://snara.is> [Site consulté 20 juillet 2017].

<sup>25</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, p. 17.

nous avons été intrigués à la lecture de ‘Remise de peine’ par ce chapitre remarquable où l’imparfait devient le temps narratif principal ... »<sup>26</sup>. En islandais nous ne distinguons pas entre l’imparfait et le passé simple. Donc, les nuances qui sont exprimés dans le texte de Modiano quand il utilise l’imparfait au lieu de passé simple se perdent dans la traduction en islandais.

Au début du travail nous avons traduit quelques prénoms en islandais, mais après réflexion, nous avons changé d’avis parce qu’il y a beaucoup de prénoms qui n’ont pas leur équivalent en islandais. Il vaut mieux être cohérent. D’autre part, quelques personnages ont des surnoms faciles à traduire qui sont tirés de leurs apparences, par exemple la petite Hèlene (Hèlene litla), et Blanche Neige (Mjallhvít).

Il est possible de traduire le mot « mère » par « móðir » ou « mamma » et « père » par « faðir » ou « pabbi ». Puisque le protagoniste est un adulte qui rappelle ses souvenirs d’enfance nous avons pensé au début que les termes « móðir/faðir » seraient plus appropriés mais puisque l’histoire n’est pas écrite d’une manière très formelle j’ai conclu que « mamma/pabbi » seraient plus appropriés.

Le mot « guillotine » est connu en France parce qu’il a une référence historique. Pour faire passer ce message aux lecteurs islandais, nous avons ajouté une explication quand le docteur Guillotin est introduit : « ... la tombe de docteur Guillotin » devient : « ... gröf Guillotin læknis en fallöxin ber nafn hans ».

Il y a des nombreux emprunts dans la langue islandaise. Nous avons utilisé certains de ces mots dans la traduction au lieu des équivalences islandaises. Par exemple, dans notre traduction nous utilisons « emaléraðar plötur » pour « plaques d’émail »<sup>27</sup> au lieu de « gljábrenndar skífur ».

Le dictionnaire traduit le mot français « blouse »<sup>28</sup> par « sloppur » en islandais<sup>29</sup> mais aussi, on trouve le mot islandais « treyja »<sup>30</sup>. Néanmoins, dans la phrase : « Il faudra que notre fils mette une blouse grise pour la classe », il est probable qu’il porte un type de chemise

---

<sup>26</sup> Monique Monville-Burston & Jack Burston, « Retour à Remise de peine : l'imparfait, un toncal a faible marquage. », *Nouveaux développements de l'imparfait*, Textes réunis par Emmanuelle Labeau et Pierre Larrivée, Cahier Chronos 14/2005 p. 136.

<sup>27</sup> Sölvi Sveinsson. *Saga orðanna*, Iðunn : Reykjavík, 2004, p. 77.

<sup>28</sup> *Le Robert micro poche*, publié sur la direction Alain Ray, Paris: Le Robert, 2013, p. 147

<sup>29</sup> *Snara*, [IS], adresse URL : <https://snara.is> [Site consulté 20 juillet 2017].

<sup>30</sup> *Íslensk samheitaorðabók*, publié sur la direction de Svavar Sigmundsson, Reykjavík : Styrktarsjóður Þórbergs Þórðarsonar og Margrétar Jónsdóttur Háskóla Íslands, 1988, p. 52.

et donc j'utilise le mot « skólaskyrta » en islandais. En Islande nous n'avons pas des vêtements d'école et donc l'exacte équivalence du mot « blouse » n'existe pas dans ce contexte.

Le « boléro incrusté de nacre » a été traduit par « bolero-jakki skreyttur perlumóður » après une discussion avec une femme née en 1926. Elle connaît bien le boléro et le nacre qui étaient à la mode dans les années cinquante<sup>31</sup>.

Le mot français « cirque » a deux mots équivalents en islandais : « sirkus » et « fjölleikahús ». Pour éviter de répéter le même mot plusieurs fois j'ai utilisé les deux. Par exemple, il vaut mieux écrire et lire le mot composé « sirkusheimur » que « fjölleikahússheimur ».

Quelquefois dans le texte il y a des mots ou des concepts en anglais. Quand ces mots anglais n'expliquent pas mieux de quoi il s'agit que les mots islandais je les traduis. Par exemple, le type de fenêtre appelé « bow window » est l'équivalent de « bogagluggi » en islandais. Cependant, je garde l'anglais dans une référence au programme des cinémas datant de 1939, ou on écrit « Betty and the nice boys » qui sont probablement des musiciens. Également je n'ai pas traduit le nom de la boîte de nuit « le Carroll's » mais, j'ai omis l'article défini.

Un problème similaire est le titre du magazine « Noir et Blanc »<sup>32</sup>. Il n'implique aucun sentiment d'impertinence pour les lecteurs islandais mais c'est évidemment une publication impertinent ou même érotique selon la réaction de Mathilde : « - Ne regarde pas ça ... Ce n'est pas de ton âge ... »<sup>33</sup>, et donc, le titre est important pour le lecteur francophone. Nous l'avons traduit directement par « Svart og hvítt », en ajoutant une explication. Une autre référence, les « série noire »<sup>34</sup>, n'est pas connue en Islande et c'est pourquoi nous les avons traduits par « Svört sakamál », qui évoque pour le lecteur islandais des histoires de crime.

La voiture « quatre-chevaux beige » nous avons intriguée un peu. Le traducteur anglais a décidé que c'est une Peugeot 4CV<sup>35</sup> mais après une discussion avec quelques mécaniciens et avec l'aide d'une amie française, nous avons décidé que c'est La Renault

---

<sup>31</sup> Anna Jónsdóttir, Hrafnista, Reykjavik, (autorisation verbale, 15 juillet 2017).

<sup>32</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, p. 25.

<sup>33</sup> Ibid, p. 25.

<sup>34</sup> Ibid, p. 55.

<sup>35</sup> Patrick Modiano, *Suspended Sentences*, p. 70.

4CV, parce que « La 4CV est la voiture la plus vendue en France jusqu'en 1955 »<sup>36</sup>. Le blog d'Ómar Ragnarsson soutient également notre décision<sup>37</sup>. Aussi, il y a un dessin sur la couverture du livre qui montre clairement une Renault '55.

Il nous a fallu du temps de trouver un mot islandais pour traduire « tête brûlée ». Le dictionnaire français-islandais<sup>38</sup> m'a donné les mots « ofurhugi, glanni, ævintýramaður » qui conviennent tous à ce contexte : « Elle est capable de tout [...] c'est une tête brûlée »<sup>39</sup>. Mais par la suite le protagoniste, le garçon de dix ans, se trouve en face d'un homme qui, « au cours d'un combat aérien de la première guerre, il s'était brûlé le visage... ».<sup>40</sup> Le petit garçon a compris ce mot littéralement. « ... je verrai enfin ce que j'essayais de voir derrière le sourire et les yeux clairs d'Annie : une tête brûlée. » Donc, nous avons décidé d'utiliser un mot similaire, c'est-à-dire, « eldhugi », qui peut être compris dans les deux cas.

Le lieu « hameau des Mets », aussi appelé « Mets » semble être un endroit avec de bâtiments avec des épiceries et d'autres magasins d'alimentation. Dans la traduction anglaise nous lisons « Food hamlet » nous pourrions, en nous inspirant de la traduction anglaise, traduire le « hameau des Mets » par le mot « verslunarkjarni » mais nous pensons qu'il pourrait aussi s'agir d'un village, « þorp », qui porte le nom de Mets.

Le dernier problème que le traducteur rencontre pendant la traduction est le titre du roman, *Remise de peine*. Littéralement on peut le traduire par « Náðun » en islandais<sup>41</sup> mais il y a un autre sens possible. Le titre du livre en anglais est « Suspended Sentences »<sup>42</sup> et le traducteur, Mark Polizzotti, a expliqué son choix en se référant au double sens de la phrase. C'est une histoire d'un passé douloureux :

En donnant à la version anglaise le titre *Suspended Sentences*, j'espère avoir gardé à la fois le sentiment de punition retardé et la double résonance en introduisant un soupçon de l'écrivain que le jeune Patoche finira par devenir<sup>43</sup>.

---

<sup>36</sup> *Le Parisien*, « Dictionnaire Sens agent » Adresse URL :

<http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Renault%204cv/fr-fr/> [site consulté 20 juillet 2017].

<sup>37</sup> Ómar Ragnarsson. *Íslands þúsund ár*, Adresse URL :

<http://www.omarragnarsson.blog.is/blog/omarragnarsson/day/2012/7/17/> [Site consulté 20 juillet 2017].

<sup>38</sup> *Snara*, [IS], adresse URL : <https://snara.is> [Site consulté 20 juillet 2017].

<sup>39</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, p. 30.

<sup>40</sup> Patrick Modiano, *Remise de peine*, p. 41.

<sup>41</sup> *Snara*, [IS], adresse URL : <https://snara.is> [Site consulté 20 juillet 2017].

<sup>42</sup> Patrick Modiano, *Suspended Sentences*, Mark Polizzotti, Londres: Yale University Press, 2014.

<sup>43</sup> Mark Polizzotti, « Introduction : Missing » dans *Suspended Sentences*, 2014, p. Xii. « – literally a stay of sentence, but also a deferral of pain ». (By titling the English version *Suspended Sentences*, I hope to have kept both the sense of punishment delayed and the dual resonance by introducing a hint of the writer that young Patoche will eventually become.)

Ici, Polizotti joue avec le mot anglais « sentence » qui peut se référer à soit « jugement », soit « écriture ». Le titre français n'a pas exactement cette connotation. Il est difficile de trouver un titre en islandais qui couvre à la fois la culpabilité et la peine impliquées dans le titre *Remise de peine*. Nous avons choisi comme titre « Lausn frá hinu liðna ». Le narrateur a un passé difficile. Une sorte de culpabilité le gêne, il est coupable de quelque chose qu'il ignore, et il a fait la paix avec ce passé en se le remémorant.

## **Conclusion**

Certainement, quand un livre est traduit, il y a beaucoup de choses à considérer. Quelques fois on n'a pas d'équivalences évidentes en islandais, d'autres fois l'idée de l'auteur semble complètement perdue dans la traduction. Heureusement, le style de Patrick Modiano ne rend pas le travail trop dur bien que quelques mots français de meubles et d'ornements n'aient pas d'équivalence aussi élégantes en islandais. Le processus de la traduction a été agréable et éducatif. On espère qu'avec « la création d'équivalences », comme a dit Marianne Lederer ci-dessus, on a construit un texte digne de ce livre.

## Bibliographie

Adam, Olivier, « Préface » dans Modiano, Patrick, *Remise de peine*, Paris : Éditions du Seuil, 1988.

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris : Presses Universitaires de France, 2008.

Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli – Þýðingar og bókmenntir*, Reykjavík : Bókmenntafræðistofnun/Háskólaútgáfan, 1996.

Butaud, Nadia. *Patrick Modiano*, Paris : Culturesfrance, 2008

Guidère, Mathieu, *Introduction à la traductologie*, Genève : do boek, 2013.

*Íslensk samheitaorðabók*, publié sur la direction de Svavar Sigmundsson, Reykjavík : Styrktarsjóður Þórbergs Þórðarsonar og Margrétar Jónsdóttur Háskóla Íslands, 1988.

*Le Parisien*, « Dictionnaire Sens agent », adresse URL : <http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Renault%204cv/fr-fr/> [site consulté 20 juillet 2017].

*Le Robert micro poche*, publié sur la direction de Alain Ray, Paris : Le Robert, 2013.

Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui*, Paris : Hachette-Livre, 1994.

Modiano, Patrick. *Un pedigree*, 2005, dans Butaud, Nadia. *Patrick Modiano*, Paris : Culturesfrance, 2008.

Modiano, Patrick, *Remise de peine*, Paris: Éditions du Seuil, 1988.

Modiano, Patrick, « Patrick Modiano – Biographical », *Nobelprize.org*, adresse URL : [https://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/literature/laureates/2014/modiano-bio.html](https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2014/modiano-bio.html) [site consulté le 20 juillet 2017].

Modiano, Patrick, « Suspended Sentences », traduit par Mark Polizzotti, Yale University Press, New Haven&London, 2014.

Monville-Burston, Monique & Burston, Jack « Retour à Remise de peine : l'imparfait, un toncal a faible marquage.», *Nouveaux développements de l'imparfait*, Textes réunis par Emmanuelle Labeau et Pierre Larrivée, Cahier Chronos 14/2005, p. 136.

O'Keefe, Charles, *A Riffesanean Reading of Patrick Modiano's La place de l'étoile : Investigating the Family Crime*, Birmingham, Alabama : Summa Publications Inc., 2005.  
URL:

[https://books.google.is/books?id=hVDxki6jywIC&pg=PA82&lpg=PA82&dq=remise+de+peine+patrick+modiano&source=bl&ots=LufC0-Y3mH&sig=ARPPVCqzfsd-S3OEHQ2QqHI1saw&hl=en&sa=X&redir\\_esc=y#v=onepage&q=remise%20de%20peine%20patrick%20modiano&f=false](https://books.google.is/books?id=hVDxki6jywIC&pg=PA82&lpg=PA82&dq=remise+de+peine+patrick+modiano&source=bl&ots=LufC0-Y3mH&sig=ARPPVCqzfsd-S3OEHQ2QqHI1saw&hl=en&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=remise%20de%20peine%20patrick%20modiano&f=false) [site consulté le 30 août 2017].

*Ortolang*, CNRTL, Adresse URL : <http://www.cnrtl.fr/>

Ómar Ragnarsson, *Íslands þúsund ár*, adresse URL : <http://www.omarragnarsson.blog.is/blog/omarragnarsson/day/2012/7/17/> [Site consulté 20 juillet 2017].

Oustinoff, Michaël, *La traduction*, Paris : Presses Universitaires de France, 2009.

Schleiermacher, Friedrich, « Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens », *Università Degli Studi Di Milano*, adresse URL: <http://users.unimi.it/dililefi/costazza/programmi/2006-07/Schleiermacher.pdf>

Sans auteur, « Notice bibliographique », *Nobelprize.org*, adresse URL: [http://www.nobelprize.org/nobel\\_prizes/literature/laureates/2014/bio-bibl\\_fr.pdf](http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2014/bio-bibl_fr.pdf) [site consulté le 20 juillet 2017].

*Snara ehf.* [IS], adresse URL : <https://snara.is>

Sölvi Sveinsson, *Saga orðanna*, Reykjavík : Iðunn, 2004.



Lausn frá hinu liðna  
Þýðing á skáldsögunni *Remise de peine*  
eftir Patrick Modiano

Þetta var á þeim tíma þegar farandleikhús fóru ekki aðeins um Frakkland, Sviss og Belgíu heldur einnig til Norður-Afríku. Ég var tíu ára. Mamma var farin í leikferðalag og við bróðir minn bjuggum hjá vinum hennar í bæ í nágrenni Parísar.

Tveggja hæða hús, framhliðin þakin bergfléttu. Einn gluggi þess var útstæður, svokallaður bogagluggi og stækkaði stofuna. Garður á stöllum bak við húsið. Innst á fyrsta stallinum, undir bergsóleyjum, var gröf Guillotin læknis falin en fallöxin ber nafn hans. Hafði hann búið í þessu húsi? Var það hér sem hann lauk við tækið til að hálshöggva menn? Efst í garðinum voru tvö eplatré og eitt perutré.

Litlar emaléraðar plötur héngu í silfurnúrum á karöflum undir líkjör í stofunni og á þær var letrað Izarra, Sherry, Curaçao. Geitartoppur lagði undir sig brunnbarminn á miðri stéttinni fyrir framan garðinn. Síminn stóð á hringborði við einn stofugluggann.

Girðing varði framhlið hússins sem stóð örlítið afsíðis við Doctor-Dordaine götu. Dag einn hafði girðingin verið máluð eftir að einhver hafði borið á hana blýmenju. Var það áreiðanlega blýmenja, þessi appelsínugula húð sem er mér svo föst í minni? Doctor-Dordaine-gata var dæmigerð fyrir smábæ, sérstaklega þar sem hún endaði: nunnuklaustur, síðan bóndabær þangað sem við sóttum mjólkina og enn fjær herragarðurinn. Eftir götunni hægra megin á gangstéttinni liggur leiðin framhjá pósthúsinu. Þar handan götunnar vinstra megin mátti greina gróðurhús blómasalans á bak við grindverk en sonur hans sat við hliðina á mér í skólanum. Aðeins lengra, sömu megin og pósthúsið, veggurinn á skóla Jóhönnu af Örk, grafinn undir laufblöðum garðhlýnsins.

Andspænis húsinu okkar var örlítið hallandi breiðgata. Meðfram henni hægra megin var kirkja mótmælenda og skóglendi þar sem við fundum þýskan

hermannshjálmi í kjarrinu; vinstra megin var löng, hvít bygging með gaflhyrnu, stórum garði og grátvíði. Enn neðar, áföst garðinum, kráin Hrói höttur.

Við enda breiðgötunnar og hornrétt á hana var þjóðvegurinn. Hægra megin torgið fyrir framan lestarstöðina, alltaf mannlaust, þar sem við lærðum að hjóla. Í hina áttina var farið meðfram almenningsgarðinum. Á gangstéttinni vinstra megin bygging með steiptum súlnagöngum þar sem blaðasala, kvikmyndahús og lyfjaverslun stóðu hlið við hlið. Sonur lyfjafræðingsins var bekkjarbróðir minn og eina nóttina hengdi faðir hans sig í snæri sem hann hafði fest undir svalir súlnaganganna. Fólk virðist hengja sig á sumrin. Á öðrum tímum árs velja menn frekar að drekkja sér í ám. Þetta sagði bæjarstjórinn við blaðsöllumanninn.

Þarnaest auð lóð þar sem haldinn var markaður á föstudögum. Stundum var sirkustjaldi komið þar fyrir með sölubásam.

Leiðin lá fyrir framan ráðhúsið og þaðan yfir járnbrautarteinana. Síðan var farið eftir aðalgötu bæjarins upp að kirkjutorginu og minnisvarða um hina látnu. Ein jólin vorum við bróðir minn kórdrengir í þessari kirkju.

Það voru aðeins konur í húsinu þar sem við tveir bjuggum.

Hélène litla var dökkhærð, um fertugt, með hátt enni og há kinnbein. Smæð hennar færði hana nær okkur. Hún haltraði líttillega vegna vinnuslyss. Hún hafði verið reiðlistarkona og síðan stundað loftfimleika sem gerði hana merkilega í okkar augum. Sirkusinn – sem við bróðir minn uppgötvuðum dag nokkurn á Médrano – var veröld sem við vildum tilheyra. Hún sagði okkur að hún værir fyrir löngu hætt í þessu starfi og sýndi okkur myndaalbúm, þar sem voru myndir af henni ýmist í reiðlist eða loftfimleikum, og síður úr dagskrám tónlistarhúsa þar sem nafn hennar kom fram: Hélène Toch. Ég bað hana oft um að lána mér albúmið svo ég gæti skoðað það í rúminu áður en ég fór að sofa.

Þær voru undarleg þrenning, hún, Annie og móðir Annie, Mathilde F. Annie var ljóshærð með stutt hár, beint nef, andlitsdrættir mildir og viðkvæmir, augun ljósleit. En það var einhver harka í fari hennar sem var í andstöðu við mildi andlitsins, kannski vegna gamla, brúna leðurjakkans – karlmannssportjakka – sem hún var í á daginn við svartar, mjög þröngar buxur. Á kvöldin var hún oft í ljósbláum kjól með svart belti um mittið og þannig líkaði mér betur við hana.

Móðir Annie var ekkert lík henni. Var hún í raun og veru móðir hennar? Annie kallaði hana Mathilde. Grátt hár greitt í hnút. Hörkulegt andlit. Alltaf í dökkum fötum. Ég var hræddur við hana. Mér virtist hún gömul en samt var hún það ekki. Annie var 26 ára á þessum tíma og móðir hennar um fimmtugt. Ég man eftir skrautnælu sem hún festi á blússuna sína. Hún talaði með suður-frönskum framburði sem ég hef síðar heyrt hjá innfæddum íbúum Nîmes. Annie var ekki með þennan hreim heldur talaði hún eins og Parísarbúi líkt og við bræðurnir.

Í hvert sinn sem Mathilde ávarpaði mig kallaði hún mig „glaða hálfvitann“. Einn morguninn þegar ég kom niður úr herberginu mínu til að borða morgunmatinn sagði hún að venju:

„Góðan dag, glaði hálfviti.“

Ég svaraði:

„Góðan dag, frú.“

Og eftir öll þessi ár heyri ég hana enn svara mér hranalegum, suður-frönskum rómi:

„Frú? Þú átt að kalla mig Mathilde, glaði hálfviti.“

Hélène litla hlýtur að hafa verið hörkunagli undir blíðu yfirborðinu.

Ég frétti seinna að hún hafði kynnst Annie 19 ára gamalli. Hún hafði svo mikil áhrif á Annie og móður hennar Mathilde F. að konurnar tvær fylgdu henni og yfirgáfu eiginmann Mathilde.

Sirkusinn sem Hélène starfaði hjá hefur áreiðanlega haft viðdvöl í smábæ á landsbyggðinni þar sem þær bjuggu, Annie og móðir hennar. Annie sat nálægt hljómsveitinni og trompetarnir gáfu merki um inngöngu Hélène sem sat á brúnum hesti með silfurlitað áklæði. Eða ég sé hana fyrir mér hátt uppi í fimleikarólunni að undirbúa hið örlagaríka þrístökk.

Og eftir sýninguna fer Annie til hennar í hjólhýsið þar sem Hélène býr ásamt snákakonunni.

Vinkona Annie F. kom oft í heimsókn. Hún var kölluð Frede. Í dag, þegar ég lít um öxl, sem fullorðinn maður, er hún ekkert annað en kona sem rak næturklúbb í Ponthieu götu á sjötta áratugnum. Á þessum tíma virtist hún vera á svipuðum aldri og Annie en hún var aðeins eldri, um það bil þrjátíu og fimm ára. Dökkhærð, stuttklippt, grannvaxin með ljósa húð. Hún klæddist karlmannsjökkum, þröngum í mittið, sem mér fannst vera reiðjakkar.

Fyrir nokkru var ég staddur í fornbókasölu og blaðaði þar í gömlu eintaki af tímaritinu *La Semaine à Paris* frá því í júlí 1939 þar sem birt var dagskrá kvikmyndahúsa, leikhúsa, tónlistarhúsa og kabaretta. Ég varð hissa að rekast þarna á örlitla mynd af Frede. Hún hafði strax um tvítugt verið farin að starfa í næturklúbbi. Ég keypti dagskrána, dálítið eins og þegar maður kemst yfir sönnunargagn, áþreifanlega sönnun þess að þetta hafi ekki verið draumur.

Þarna stendur skrifað:

La Silhouette  
Notre-Dame-de-Lorette gata 58  
Montmartre. TRI 64-72  
FREDE kynnis frá kl. 22 til morguns  
kvenlegan kabarettans  
Nýkomnir frá Sviss  
DON MARYO  
og hin fræga hljómsveit hans  
Isidore Langlois gítarleikari  
Betty and the nice boys

Og í einni svipan birtist mér hvernig við bræðurnir sáum Frede í garðinum við húsið er við komum heim úr skólanum: kona sem tilheyrði sirkusheiminum eins og Héléne litla og sá heimur var töfrum líkastur. Við vorum aldrei í vafa um að Frede stjórnaði fjölleikahúsi í París, minna en Médrano, fjölleikahús undir hvítu tjaldi með rauðum röndum sem kallaðist Carroll. Annie og Frede tóku sér oft þetta nafn í munn:

Carroll var n turkl bbur   Ponthieug tu – en ég s  hvíta og rauða tjaldi , skuggamynd þar sem Frede var d yratemjari, grannvaxin   þr ngum jakka.

Stundum   fimmtudögum kom hún   heimsókn með frænda sinn, dreng   okkar aldri, og við þrír l kum okkur saman eftir hádegi. Hann vissi miklu meira en við um Carroll.  g man eftir dularfullri setningu sem hann f r með og sem endur mar enn innra með m r:

„Annie gr t   alla n tt   Carroll.“

Ef til vill hefur hann heyr  fr nku sína segja þetta án þess   skilja það. Þegar hún kom ekki með hann f rum við bræðurnir   leita   honum   brautarstöðinni strax eftir hádegi   fimmtudögum. Við notuðum aldrei sk rnarnafn hans sem við vissum ekki hvert var. Við kölluðum hann „frænda Frede“.

Þær réðu unga stúlku til að sækja mig í skólann og hafa ofan af fyrir okkur. Hún bjó í húsinu í herberginu næst okkur. Hún greiddi svart hárið í mjög stífan hnút og græn augu hennar voru svo ljós að þau virtust gagnsæ. Hún talaði næstum ekkert. Þögn hennar og gagnsæ augun höfðu þvingandi áhrif á okkur bræðurna. Okkur fannst Hélène litla, Frede og jafnvel Annie tilheyra sirkusheiminum en þessi þögla unga stúlka með svartan hárhnut og ljós augu átti uppruna sinn í ævintýri. Við kölluðum hana Mjallhvíti.

Ég man enn eftir kvöldverðunum þegar við höfðum öll safnast saman í herberginu sem var notað sem borðstofa og sem forstofugangurinn aðskildi frá stofunni. Mjallhvít sat við annan borðsendann, bróðir minn henni á hægri hönd og ég á þeirri vinstri. Annie sat við hliðina á mér, Hélène litla beint á móti mér og Mathilde við hinn enda borðsins. Vegna rafmagnsleysis eitt kvöldið var herbergið lýst með olúlampa sem stóð á arinhillunni þannig að við sátum í rökkriinu.

Hinar kölluðu hana líka Mjallhvíti eins og við og stundum „lambið mitt“. Þær þéruðu hana ekki. Náin vinátta myndaðist brátt milli þeirra þar sem Mjallhvít þéraði þær ekki heldur.

Ég geri ráð fyrir að þær hafi leigt þetta hús. Nema Hélène litla hafi átt það því verslunareigendur í bænum þekktu hana vel. Kannski tilheyrði húsið Frede. Ég man að Frede fékk mörg bréf á Docteur-Dordaine-götu. Það var ég sem sótti póstinn á hverjum morgni áður en ég fór í skólann.

Annie fór næstum hvern dag til Parísar á drapplituðum bíl. Hún kom seint heim og suma daga var hún yfir nótt. Hélène litla fór oft með henni. Mathilde fór aldrei út nema til að versla. Hún keypti tímaritið *Svart og hvítt*<sup>44</sup> og gömul eintök lágu í hrúgu í borðstofunni. Ég blaðaði í þeim síðdegis á fimmtudögum þegar rigndi og við hlustuðum á barnatímamann í útvarpinu. Mathilde reif tímaritið úr höndum mér.

„Ekki skoða þetta, glaði hálfviti. Þetta er ekki fyrir þinn aldur ...“

Mjallhvít beið eftir mér við innganginn með bróður minn sem var enn of ungur til að byrja í skóla. Annie hafði skráð mig í skóla Jóhönnu af Örk við enda Docteur-Dordaine-götu. Skólastýran hafði spurt hana hvort hún væri móðir mín og hún hafði svarað því játandi.

Við sátum bæði fyrir framan skrifstofu skólastýrinnar. Annie var í gamla leðurjakkanum sínum og í bláum margþvegnum buxum sem Zina Rachewsky, vinkona hennar sem kom stundum í heimsókn, hafði fært henni frá Ameríku: bláar gallabuxur. Þær voru sjaldséðar í Frakklandi á þessum tíma. Skólastýran leit tortrygginn á okkur.

„Sonur þinn á að vera í grárri skólaskyrtu í skólanum,“ sagði hún. „Eins og allir hinir litlu skólafélagar hans.“

Á leiðinni heim gekk Annie við hlið mér eftir Docteur-Dordaine-götu og hún lagði hönd sína á öxl mér.

„Ég sagði henni að ég væri móðir þín vegna þess að það var of flókið að úskýra fyrir henni málið. Ertu ekki sammála mér, Patoche?“

Ég velti aftur á móti fyrir mér þessari gráu skólaskyrtu sem ég átti að vera í eins og allir hinir litlu skólafélagarnir.

Ég var ekki lengi nemandi í stofnun Jóhönnu af Örk. Skólalóðin var svört vegna þess að hún var þakin kolagjalli. Og þessi svart litur fór vel við börk og lauf garðhlýnsins.

---

<sup>44</sup> Þetta var fréttablað með myndum, stundum djörfum, af frægum leikkonum.



Einn morguninn í frímínútum gekk skólastýran til mín og sagði:

„Ég vil gjarnan tala við móður þína. Segðu henni að koma í dag í upphafi kennslustundar.“

Hún ávarpaði mig þurrlega eins og hún var vön. Henni líkaði ekki við mig. Hvað hafði ég gert henni?

Mjallhvít og bróðir minn biðu eftir mér við innganginn.

„Þú ert skríttinn á svipinn,“ sagði Mjallhvít. „Er ekki allt í lagi?“

Ég spurði hana hvort Annie væri heima. Það eina sem ég óttaðist var að hún hefði ekki komið heim um nóttina. Heppnin var með mér, hún hafði komið heim en mjög seint. Hún var enn sofandi í herberginu við enda gangsins þar sem gluggarnir opnuðust úr í garðinn.

„Farðu og vektu hana,“ sagði Hélène litla eftir að ég hafði sagt henni að skólastýran vildi tala við móður mína.

Ég barði að dyrum herbergis hennar. Hún svaraði ekki. Dularfull orð frænda Frede rifjuðust upp fyrir mér: „Annie grét alla nóttina á Carroll.“ Já, hún svaf enn þótt komið væri hádegi vegna þess að hún hafði grátið alla nóttina á Carroll.

Ég sneri hurðarhúninum og opnaði dyrnar ofurhægt. Það var dagsbirta í herberginu. Annie hafði ekki dregið gluggatjöldin fyrir. Hún lá endilöng í stóru rúminu alveg út á brún og hún hefði hvenær sem var getað dottið framúr. Hvers vegna lá hún ekki í miðju rúminu? Hún svaf með hendurnar á öxlunum eins og henni væri kalt og samt var hún fullklædd. Hún hafði meira að segja ekki farið úr skónum og hún var í gamla leðurjakkanum. Ég hristi varlega öxlina á henni. Hún opnaði augun og hnyklaði brýrnar þegar hún horfði á mig:

„Ó... þetta ert þú, Patoche...“

Hún gekk fram og aftur undir garðhlynum skólalóðarinnar með skólastýru stofnunar Jóhönnu af Örk. Skólastýran hafði sagt mér að bíða á lóðinni á meðan þær töluðu saman. Bekkjarafélagar mínir höfðu farið upp í skólastofu þegar bjallan hringdi fimm mínútum fyrir tvö og ég horfði á þá þarna niðri í gegnum rúðuna þar sem þeir

sátu hver við sitt borð án mín. Ég reyndi að hlusta á það sem þær sögðu en ég þorði ekki að fara nær þeim. Annie var í gamla leðurjakknum yfir karlmannsskyrtu.

Síðan gekk hún frá skólastýrunni og í áttina til mín. Við fórum út um litlar dyr sem höfðu verið höggvar í vegginn sem sneri út að Docteur-Dordaine-götu.

„Veslings Patoche minn... Þau hafa rekið þig...“

Mig langaði að gráta en þegar ég leit upp til hennar sá ég að hún brosti. Þá létti mér.

„Þú ert lélegur nemandi ... eins og ég ...“

Já, mér létti vegna þess að hún skammaði mig ekki en ég varð samt hissa að þetta atvik, sem mér fannst alvarlegt, fékk hana til að brosa.

„Hafðu ekki áhyggjur, Patoche minn... Við skráum þig í annan skóla.“

Ég held ég hafi ekki verið slakari nemandi en flestir hinna. Skólastýra stofnunar Jóhönnu af Örk hafði vafalaus fengið upplýsingar um fjölskyldu mína. Hún hlýtur að hafa komist að því að Annie var ekki móðir mín. Annie, Hélène litla, Mathilde og jafnvel Mjallhvít, skritin fjölskylda... Hún hefur óttast að ég hefði slæm áhrif á bekkjarfélagi mína. Hvað hefur hún haft á móti okkur? Í fyrsta lagi lygi Annie. Hún hefur sennilega strax vakið athygli skólastýrunnar. Annie virtist yngri en hún var og það hefði verið betra ef hún hefði sagst vera eldri systir mín. Síðan var það leðurjakkinn og sérstaklega margþvegna gallabuxurnar sem voru ekki algengar á þessum tíma. Ekkert var hægt að setja út á Mathilde. Hún var eins og hver önnur rosín kona í dökkum fötum, í blússu, með brjóstnælu og suður-franskan framburð. Aftur á móti var Hélène litla stundum undarlega klædd þegar hún fór með okkur til messu eða í verslanir bæjarins: reiðbuxur og stígvél, blússur með púffermum dregnar saman um úlnliðinn, svartar skíðabuxur og jafnvel bolero-jakki skreyttur perlumóður. Hægt var að giska á við hvað hún hafði starfað áður fyrr. Og samt, blaðasalinn og bakarinn virtust kunna vel við hana og ávörpuðu hana ætíð mjög kurteislega:

„Góðan dag, ungfrú Toch... Vertu sæl, ungfrú Toch... Hvað var það í dag fyrir ungfrú Toch?“

Og fyrir hvað var hægt að áfella Mjallhvíti? Þögn hennar, svarti hárhúturinn og glær augun vöktu virðingu. Skólastýra stofnunar Jóhönnu af Örk hefur áreiðanlega spurt sig hvers vegna þessi unga stúlka hafi sótt mig í skólann en ekki móðir mín og hvers vegna ég hafi ekki farið einn heim eins og hinir litlu félagar mínir. Hún hlýtur að hafa haldið að við værum rík.

Hver veit? Skólastýran þurfti ekki annað en að líta á Annie til þess að vantroysta okkur. Ég varð sjálfur undrandi þegar ég heyrði brot úr samtali milli Héléne litlu og Mathilde. Annie var ekki komin frá París á bílnum og Mathilde virtist áhyggjufull.

„Hún er til alls vís,“ sagði Mathilde hugsí. „Þú veist vel, Linou, að hún er dálítill eldhugi.“

„Hún hefur ekki gert neitt alvarlegt,“ svaraði Héléne litla.

Mathilde þagði dálitla stund en sagði síðan:

„Þú veist það, Linou, að félagar þínir eru dálítið undarlegir.“

„Undarlegir? Hvað áttu við, Thilda?“

Rödd hennar var svo hranaleg að ég þekkti hana varla.

„Vertu ekki reið, Linou,“ sagði Mathilde og það var ótti og auðsveipni í raddblænum.

Þetta var ekki sama konan og kallaði mig „glaða hálfvitann“.

Eftir þetta áttaði ég mig á því að Annie gerði eitthvað annað en að gráta alla nóttina á Carroll þegar hún var ekki heima. Kannski gerði hún eitthvað hættulegt. Seinna, þegar ég spurði hvað hafði gerst, var svarið „Dálítið mjög alvarlegt“ og það var eins og bergmál þess sem ég hafði þegar heyrt. En þetta kvöld var það orðið „eldhugi“ sem olli mér áhyggjum. Í hvert sinn sem ég virti fyrir mér andlit Annie sá ég þar ekkert annað en blíðu. Gat verið að á bak við þessi gegnsæju augu og þetta bros væri eldhugi.

Nú var ég nemandi í almenningsskóla bæjarins, sem var aðeins lengra í burtu en stofnun Jóhönnu af Örk. Ég þurfti að fara eftir Docteur-Dordaine-götu alveg út á enda og fara yfir veginn sem lá niður í átt að ráðhúsinu og stígnum yfir brautarteinana. Stór, tvöföld járnhurð opnaðist inn á skólalóðina.

Þarna vorum við einnig í gráum skólaskyrtum en skólalóðin var ekki þakin kolagjalli. Þar var bara mold. Kennaranum líkaði vel við mig og bað mig að lesa ljóð á hverjum morgni fyrir bekkinn. Dag einn kom Héléne litla að sækja mig í staðinn fyrir Mjallhvíti. Hún var í reiðbuxunum sínum, stígvélunum og jakka sem ég kallaði „cowboy jakkann“. Hún tók í hönd kennarans og sagðist vera frænka mín.

„Frændi þinn les ljóðin fallega,“ sagði kennarinn.

Ég las alltaf sama ljóðið sem við bróðir minn kunnum utan að.

*Ó, hve margir sjómenn, hve margir skipstjórar...*

Ég eignaðist góða félagu í þessum bekk: son blómasalans á Docteur-Dordaine-götu; son lyfjafræðingsins, og ég man morguninn þegar við fréttum að pabbi hans hefði hengt sig; son bakarans í þorpinu en systir hans var jafngömul mér, ljóshærð með liðað hár sem náði alveg niður á ökkla.

Oft kom Mjallhvít ekki að sækja mig. Hún vissi að ég yrði samferða syni blómasalans sem bjó í húsinu við hliðina á okkur. Í lok skóladags, þegar við þurftum ekkert að læra heima, fórum við nokkrir saman í hinn enda bæjarins, lengra en að herragarðinum og lestarstöðinni, alveg að stóru vatnsmyllunni við bakka Bièvre árinna. Hún var enn í notkun en samt virtist hún úr sér gengin og yfirgefin. Á fimmtudögum fór ég þangað með bróður minn þegar frændi Frede kom ekki í heimsókn. Þetta var ævintýri sem við urðum að halda leyndu. Við skriðum gegnum op á múrveggnum og settumst á jörðina, hlið við hlið. Risastórt hjólið snerist. Við hlustuðum á suðið í mótornum og dyninn í fossinum. Það var kalt hérna og við önduðum að okkur grasangandi úðanum. Við urðum dálítið hræddir við þetta risastóra hjól sem gljáði í rökkrinu en við gátum varla hætt að horfa á það snúast þar sem við sátum hlið við hlið með handleggina krosslagða um hnén.

Faðir minn heimsótti okkur á milli ferða til Brazzaville. Hann ók ekki og þar sem einhver varð að aka honum frá París til okkar skiptust vinir hans á að koma með hann: Annet Badel, Sacha Gordine, Robert Fly, Jacques Boudot-Lamotte, Georges Giorgini, Geza Pellmont, hinn feiti Lucien P. en í hvert sinn sem hann settist í hægindastól í stofunni vorum við hrædd um að stóllinn myndi hrynja eða brotna undan honum; Stioppa de D. sem var með einglyrni og í loðkápu og með svo mikið brílljantín í hárinu að hann skildi eftir sig bletti á sófum og veggjum þar sem hann hafði hallað höfði.

Þessar heimsóknir áttu sér stað á fimmtudögum og pabbi bauð okkur bræðrunum í hádegismat á Hróa hattar-krána. Annie og Hélène litla voru fjarverandi. Mathilde varð eftir heima. Það var aðeins Mjallhvít sem fór með okkur. Og stundum frændi Frede.

Faðir minn hafði verið fastagestur á Hróa hetti mörgum árum fyrr. Hann ræddi um það við vin sinn, Geza Pellmont, í einni ferð okkar og ég heyrði samtalið.

„Manstu eftir því?“ spurði Pellmont. „Við komum hingað með Eliot Salter...“

„Herragarðurinn er í niðurníðslu,“ sagði pabbi.

Herragarðurinn var við enda Docteur-Dordaine-götu, beint á móti stofnun Jóhönnu af Örk. Á hálfopnu garðhliðinu var fúnað tréskilti þar sem enn mátti lesa: „Fasteign tekin eignarnámi af bandaríska hernum til handa Franck Allen fylkisforingja.“ Á fimmtudögum smeygðum við okkur á milli vængjahurðanna á garðhliðinu. Grasið á akrinum náði okkur í mitti. Í hinum endanum reis herragarður í stíl Loðvíks þrettánda þar sem búið var að bæta tveimur garðskálum við framhliðina. Ég vissi það seinna að byggingin var gerð í lok 19. aldar. Við lékum okkur með flugdreka á akrinum, flugdreka í laginu eins og flugvél úr rauðum og bláum striga. Við áttum í miklum erfiðleikum við að koma honum nógu hátt. Lengra frá, hægra megin við herragarðinn, var hæð með furutrjám og steinbekk þar sem Mjallhvít sat. Hún las *Svart og hvítt* eða prjónaði á meðan við klifum greinar furutrjáanna. En okkur bræðurna svimaði svo það var bara frændi Frede sem komst alla leið upp.

Þegar líða tók á dag fylgdum við stígnum sem lá frá hæðinni og fórum inn í skóginn ásamt Mjallhvíti. Við gengum alveg að þorpinu. Um haustið tíndum við kastaníuhnetur. Bakarinn í þorpinu var faðir bekkjarbróður míns og í hvert sinn sem við komum inn í búðina hans var systir vinar míns þar og ég dáðist að ljósu, liðuðu hárinu sem náði henni alveg niður á ökkla. Síðan fórum við til baka sömu leið. Í ljósaskiptunum urðu framhlið og garðskálar herragarðsins ógnvekjandi og hjartað í okkur bræðrunum sló hraðar.

Eigum við að skoða herragarðinn?

Þaðan í frá var þetta setningin sem faðir minn sagði í hvert sinn sem við höfðum lokið við að borða hádegisverðinn. Og eins og alltaf á fimmtudögum fórum við eftir Docteur-Dordain-götu, smeygðum okkur í gegnum hálfopið hliðið inn á akurinn. Nema á þessum dögum komu pabbi og einhver vina hans með okkur: Badel, Gordine, Stioppa eða Robert Fly.

Mjallhvít settist á bekkinn við rætur furutrjána eins og hún var vön. Pabbi nálgast herragarðinn, velti fyrir sér framhliðinni og háum múrgluggunum. Hann ýtti upp útidyrnunum og við komum inn í anddyri þar sem hellulagningin sást ekki fyrir rusli og fölnuðum laufblöðum. Innst í anddyrinu var lyftubúr.

„Ég þekkti eiganda þessa herragarðs,“ sagði pabbi.

Hann tók eftir að við bræðurnir vorum forvitnir. Hann sagði okkur þess vegna söguna af Eliot Salter, markgreifanum af Caussade sem hafði tvítugur orðið flughetja í fyrri heimsstyrjöldinni. Síðan hafði hann kvænst konu frá Argentínu og orðið konungur Armagnacs. „Armagnac“, sagði pabbi, „er áfengi sem Salter, markgreifi af Caussade, framleiddi og seldi í heilum sendibílsförum í afar fallegum flöskum. Ég aðstoðaði hann við að afferma alla bílana,“ sagði pabbi. „Við töldum kassana jafnóðum. Hann hafði keypt þennan herragarð. Hann hvarf ásamt konu sinni í lok stríðsins en hann er ekki látinn og kemur aftur einhvern daginn.“

Pabbi hafði rífið varlega niður litla tilkynningu sem límd hafði verið innan á útidyrnar og rétti mér hana. Ég get enn þann dag í dag farið með textann án þess að hika en hann er svona:

Ólögleg vara gerð upptæk

þriðjudaginn 23. júlí kl. 14

í þorpinu.

Glæsileg fasteign

herragarður og 300 hektara skóglendi.

„Fylgist vel með þessum herragarði, strákar mínir,“ sagði pabbi. „Markgreifinn kemur fyrr en varir...“

Og áður en hann steig upp í bíl þess vinar sem var bílstjóri þennan dag veifaði hann okkur annars hugar í kveðjuskyni. Við gátum séð höndina hreyfast letilega í gegnum gluggann á meðan bíllinn lagði af stað til Parísar.



Við bræðurnir höfðum ákveðið að heimsækja kastalann um nótt. Við yrðum að bíða þangað til allir væru sofnaðir í húsinu. Herbergi Mathilde var á jarðhæð lítils garðskála innst í garðinum : engin hætta á að hún heyrði í okkur. Herbergi Hélène litlu var á annarri hæð, við hinn enda gangsins og Mjallhvít var í herberginu við hliðina á okkur. Það brakaði aðeins í gólfinu á ganginum en um leið og við yrðum komnir niður stigann hefðum við ekkert að óttast og leiðin yrði greið. Við myndum velja nótt þegar Annie yrði ekki heima – því hún fór seint að sofa – nótt þegar hún gréti á Caroll.

Við höfðum tekið vasaljósið úr eldhússkápnunum, silfurlitað málmvasaljós sem endurvarpaði gulum ljósgeisla. Og við klæddum okkur. Við vorum í náttjakkanum undir peysunni. Til þess að halda okkur vakandi töluðum við um Eliot Salter, markgreifa af Caussade. Við skiptumst á að búa til ólíkar frásagnir af honum. Bróðir minn taldi að kvöldið sem hann heimsótti herragarðinn hefði hann komið á brautarstöðina með síðustu lest frá París, klukkan hálf tólf um kvöld, en við gátum heyrt taktfastar drunur hennar frá herbergisglugganum. Hann lét lítilið á sér bera og forðaðist að leggja bíl fyrir utan herragarðshliðið sem hefði vakið grunsemdir. Þess í stað fór hann fótgangandi, eins og hver annar maður á skemmtigöngu, til að dvelja um nótt á heimili sínu.

Við vorum báðir sannfærðir um eitt atriði: Þessar nætur hélt Eliot Salter, markgreifi af Caussade, sig í anddyri herragarðsins. Áður en hann kom var dauðum laufum og rusli sópað burt og síðan dreift aftur á sama stað til að ekkert gæfi til kynna að hann hefði komið. Og sá sem undirbjó þannig komu húsbónda síns var veiðivörður þorpsins. Hann bjó í skóginum, á milli þorpsins og Villacoublay- flugvallarins. Við mættum honum oft á gönguferðum okkar með Mjallhvíti. Við spurðum son bakarans um nafn þessa trausta þjóns sem varðveitti leyndarmálið svo vel: Grosclaude.

Það var engin tilviljun að Grosclaude bjó þarna. Við höfðum fundið gamla lendingarbraut ásamt stóru flugskýli á því svæði í skóginum sem varðaði flugvöllinn. Markgreifinn notaði þessa braut að nóttu til að taka flugið til fjarlægs staðar – eyjar í Suðurhöfum. Að nokkrum tíma liðnum kom hann aftur þaðan. Og þessar nætur setti Grosclaude lítil ljósmerki á brautina til að auðvelda markgreifanum landinguna.

Markgreifinn sat í grænum, flauelsklæddum hægindastól fyrir framan risastóran arin sem Grosclaude hafði kveikt upp í. Fyrir aftan hann hafði verið lagt á borð: silfurkertastjakar, blúndur og kristall. Við bræðurnir kæmum inn í anddyrið. Það var aðeins lýst upp með eldinum frá arninum og kertaljósum. Grosclaude var fyrstur til að sjá okkur. Hann gekk í átt til okkar í reiðstígvélum og reiðbuxum.

„Hvað eruð þið að gera hérna?“

Rödd hans var ógnandi. Hann gæfi okkur áreiðanlega báðum utanundir og henti okkur út. Um leið og við gengjum inn í anddyrið væri skynsamlegast að fara eins fljótt og mögulegt yrði beint til markgreifans af Caussade og ræða við hann. Og við vildum vera búnir að undirbúa hvað við segðum við hann.

„Við komum til þín vegna þess að þú ert vinur föður míns.“

Það yrði ég sem færi með þessa fyrstu setningu. Síðan myndi hvor um sig segja:

„Gott kvöld, markgreifi.“

Og ég myndi bæta við:

„Við vitum að þú ert konungur Armagnacs.“

Það var samt eitt sem ég hafði miklar áhyggjur af: augnablikið þegar Eliot Salter, markgreifi af Caussade, sneri andlitinu að okkur. Pabbi hafði sagt okkur að andlit hans hefði brunnið í loftárás í fyrri heimstyrjöldinni og að hann hefði falið brunasárin með því að setja á sig okkurgulan farða. Í þessu anddyri, í skini kertaljóssins og arineldsins, var þetta andlit áreiðanlega ógnvekjandi. En ég sæi þá loks það sem ég hafði reynt að sjá bak við bros og skær augu Önnu: eldhuga.

Við læddumst niður stigann og héldum á skónum. Klukkan í eldhúsinu var tuttugu og fimm mínútur yfir ellefu. Við lokuðum útidyrnum varlega og litla garðhliðinu sem vissi út að Doctor-Dordaine-götu. Við tylltum okkur á gangstéttarbrúnina og reimuðum á okkur skóna. Drunurnar í lestinni nálgðuðust. Hún

yrði komin eftir nokkrar mínútur á lestarstöðina og aðeins einn farþegi gengi út á brautarpallinn: Eliot Salter, markgreifinn af Caussade og konungur Armagnacs.

Við völdum nætur þegar heiðskírt var, stjörnubjart og tunglskin. Þegar búið var að reima skóna, vasaljósið falið á milli náttjakkans og peysunnar, var komið að því að ganga í áttina að herragarðinum. Auðar göturnar í tunglsljósinu, þögnin og tilfinningin sem helltist yfir okkur við að yfirgefa húsið fyrir fullt og allt, urðu til þess að við gengum hægar með hverju skrefi. Eftir um það bil fimmtíu metra snerum við við.

Nú losuðum við reimarnar á skónum og lokuðum varlega útidyrnum. Klukkuna í eldhúsinu vantaði tuttugu mínútur í tólf. Ég setti vasaljósið í skápinn og við læddumst upp stigann.

Við fundum fyrir vissum létti þar sem við hnipruðum okkur saman í tvíbreiðu rúminu. Við hvísluðumst á um markgreifann og hvor um sig lét sér detta eitthvað nýtt í hug. Það var komið fram yfir miðnætti og í anddyri herragarðsins væri Grosclaude að bera fram náttverðinn. Næst, áður en við snerum við, færum við aðeins lengra en þessa nótt eftir Docteur-Dordaine-götu. Við færum alveg að nunnuklaustrinu. Og þarnaest ennþá lengra, alveg að bóndabænum og rakarastofunni. Og þar á eftir ennþá lengra. Nýr áfangi hverja nótt. Það yrðu aðeins nokkrir tugir metra eftir að hliði herragarðsins. Næst... Að lokum sofnuðum við.

Ég tók brátt eftir að Annie og Hélène litla tóku á móti fólki sem var jafndularfullt og áhugavert og Eliot Salter, markgreifinn af Caussade.

Var það Annie sem ræktaði þessa vináttu? Eða var það Hélène litla? Báðar, held ég. Mathilde blandaði ekki geði við gestina og oft dró hún sig í hlé í herberginu sínu. Kannski hefur henni fundist nærvera þessa fólks óþægileg eða henni hefur ekki líkað við það.

Þegar ég reyni nú að greina öll þau andlit sem ég sá í anddyrinu eða í stofunni eru flest mér ókunn. Því miður. Ef ég set nöfn á þessa um það bil tíu einstaklinga sem fara í gegnum hugann gæti það orðið vandræðalegt fyrir einhverja sem enn eru á lífi. Þeir myndu minnst þess að þeir hefðu umgengist vafasamt fólk.

Þau sem eru mér minnisstæðust eru Roger Vincent, Jean D. og Andrée K., sem sagt var að væri „eiginkona mikils læknis“. Þau komu til okkar tvisvar eða þrisvar í viku. Þau borðuðu á Hróa hattar-kránni í hádeginu með Annie og Helène litlu og eftir matinn stöldruðu þau við í stofunni dálitla stund. Eða þau borðuðu heima.

Stundum kom Jean D. einn. Annie kom akandi með hann frá París í bílnum sínum. Það var hann sem virtist vera nánastur Annie og ugglaust hefur hann kynnt hana fyrir hinum tveimur. Jean D. og Annie voru jafngömul. Þegar Jean D. kom í heimsókn með Roger Vincent voru þeir alltaf á ameríska blæjubílnum sem Roger Vincent átti. Andrée K. kom stöku sinnum með þeim og hún sat í framsætinu á ameríska bílnum, við hliðina á Roger Vincent; Jean D. sat í aftursætinu. Roger Vincent hlýtur að hafa verið um fjörutíu og fimm ára á þessum tíma og Andrée K. þrjátíu og fimm ára.

Ég man þegar við sáum ameríska bílinn í fyrsta sinn þar sem honum hafði verið lagt fyrir framan húsið. Það var rétt fyrir hádegi, eftir skóla. Mér hafði enn ekki verið vikið úr skóla Jóhönnu af Örk. Þegar við bræðurnir sáum úr fjarlægð þennan risastóra, ameríska blæjubíl, með drapplitaðan skrokk og rauð leðursæti sem glönsuðu í sólinni, urðum við jafnhissa og ef við hefðum mætt sjálfum markgreifanum af Caussade á förnum vegi. Og það sem meira var og kom í ljós síðar, okkur hafði dottið það sama í hug á þessu augnabliki; þetta var bíll markgreifans af Caussade sem var kominn aftur til bæjarins eftir öll sín ævintýr og pabbi hafði boðið að heimsækja okkur.

Ég spurði Mjallhvíti:

„Hver á þennan bíl?“

„Vinur guðmóður þinnar.“

Hún kallaði Annie alltaf „guðmóður“ mína og það var í raun alveg rétt því við höfðum verið skírðir ári fyrr í Saint-Martin de Biarritz-kirkjunni og mamma hafði falið Annie að gerast guðmóðir mín.

Þegar við komum inn í húsið voru stofudyrnar opnar og Roger Vincent sat í sófanum fyrir framan bogagluggann.

„Komið inn og heilsað,“ sagði Hélène litla.

Hún hafði fyllt þrjú glös og var að setja tappann í eina líkjörskaröfluna með silfursnúrunum. Annie talaði í símann.

Roger Vincent stóð upp. Mér virtist hann vera mjög stór. Hann var í ljósköflóttum jakkafötum. Hann var hvíthærður, hárið vel greitt og kempt slétt aftur en hann virtist ekki vera gamall. Hann beygði sig í áttina til okkar og brosti.

„Góðan dag, börnin góð ...“

Hann tók þéttingsfast í hönd okkar, hvors fyrir sig. Ég hafði lagt frá mér skólatöskuna til að taka í hönd hans. Ég var í gráu skólaskyrtni.

„Varstu að koma úr skólanum?“

„Já,“ svaraði ég.

„Gengur þér vel í skólanum?“

„Já.“

Annie lagði símtólið á og kom til okkar með Hélène litlu sem hafði sett líkjörsbakkann á sófaborðið. Hún rétti Roger Vincent glas.

„Patoche og bróðir hans búa hér,“ sagði Annie.

„Jæja, skál fyrir Patoche og bróður hans,“ sagði Roger Vincent og lyfti glasinu skælbrosandi.

Í minningunni er þetta bros aðalpersónueinkenni Rogers Vincent, það lék alltaf um varir hans.

Roger Vincent baðaði sig í þessu brosi sem var ekki glaðlegt heldur fjarrænt og draumkennt og umlukti hann eins og létt þokuslæða. Það var eitthvað niðurbælt í þessu brosi, rödd hans og fasi. Roger Vincent var aldrei með nein læti. Maður heyrði hann aldrei koma en þegar maður sneri sér við var hann þarna. Við sáum hann stundum út um gluggann á herberginu okkar koma akandi á ameríska bílnum sínum. Hann stöðvaði fyrir utan húsið eins og spítbátur sem, eftir að drepið hefur verið á vélinni, ber með sér brimsúg og rennur síðan hljóðlega upp að ströndinni. Roger Vincent steig út úr bílnum, hægt og hljótt, með bros á vör. Hann skellti aldrei hurðinni en lokaði dyrunum varlega.

Þennan dag voru þau enn í stofunni eftir að við höfðum borðað hádegisverðinn með Mjallhvíti í eldhúsinu. Mathilde var upptekin við að hirða rósarunna sem hún hafaði gróðursett á neðsta stallinum í garðinum, nálægt gröf Guillotin læknis.

Ég hélt á skólatöskunni og Mjallhvít bjóst til að fylgja mér í síðdegistímana í skóla Jóhönnu af Örk þegar Annie birtist í stofudyrunum og sagði:

„Vertu duglegur, Patoche...“

Bak við hana sá ég Hélène litlu og Vincent sem brosti sínu óhagganlegu brosi. Þau voru greinilega að leggja af stað til að borða hádegisverðinn á Hróa hattar-kránni.

„Ferðu gangandi í skólann?“ spurði Roger Vincent.

„Já.“

Hann brosti meira að segja á meðan hann talaði.

„Ég skal skutla þér í bílnum, ef þú vilt...“

„Hefurðu séð bílinn hans Rogers Vincent?“ spurði Annie.

„Já.“

Hún kallaði hann alltaf „Roger Vincent“ með innilegri aðdáun eins og ekki væri hægt að aðskilja skírnarnafnið og eftirnafnið. Ég heyrði hana segja í símann: „Halló, Roger Vincent ... Góðan dag, Roger Vincent.“ Hún þéraði hann. Þau Jean D. dáðust mikið að honum. Jean D. kallaði hann líka „Roger Vincent.“ Þegar Annie og Jean D töluðu um hann virtust þau vera að segja „Roger Vincent-sögur“ eins og hann væri þjóðsagnarpersóna. Andrée K., „eiginkona hins mikla læknis“ kallaði hann bara Roger og þúaði hann.

„Þætti þér gaman að fara í skólann á þessum bíl?“ spurði Roger Vincent.

Hann hafði getið sér þess til hvers við bræðurnir óskuðum okkur. Við stigum báðir upp í bílinn og settumst fram í, við hliðina á honum.

Hann bakkaði glæsilega upp brattan veginn og ók bílnum eftir Docteur-Dordaine-götu.

Við runnum eftir spegilsléttu vatni. Ég heyrði ekki hávaðann í vélinni. Þetta var í fyrsta sinn sem við bræðurnir sátum í blæjubíl. Og þessi bíll var svo stór að hann náði þvert yfir götuna.

„Skólinn minn er þarna...“

Hann stöðvaði bílinn og rétti út handlegginn til að opna bíldyrnar svo ég kæmist út.

„Gangi þér vel, Patoche.“

Ég fylltist stolti yfir því að hann kallaði mig „Patoche“ eins og hann hefði lengi þekkt mig. Bróðir minn sat einn eftir við hlið hans og hann virtist ennþá minni í rauða leðurbílssetinu. Ég sneri mér við áður en ég gekk inn ganginn í skóla Jóhönnu frá Örk. Roger Vincent veifaði mér. Og hann brosti.



Jean D. átti ekki amerískan blæjubíl en hann átti stórt armbandsúr og á skífunni var hægt að sjá sekúndur, mínútur, klukkustundir sólarhringsins, mánuði og ár. Hann útskýrði fyrir okkur flókið gangvirki úrsins sem var með marga takka. Hann var mun afslappaðri með okkur en Roger Vincent. Og yngri.

Hann var í rúskinnsjakka, rúllukragapeysu og í skóm með hrágúmmísólum. Hann var einnig hár og grannur. Dökkhærður og andlitið reglulegt. Þegar brún augu hans hvíldu á okkur lýsti augnaráðið samblandi af stríðni og depurð. Hann glennti upp augun eins og hann væri alltaf hissa. Ég öfundaði hann af klippingunni: síður hárskúfur en ég var burstaklipptur hálfsmánaðarlega hjá rakaranum. Broddarnir stungust inn í lófa minn þegar ég renndi höndinni yfir hvirfilinn og fyrir ofan eyrun. Ég fékk engu ráðið. Rakarinn tók bara upp hárklippurnar án þess að spyrja mig álits.

Jean D. kom oftast í heimsókn en hinir. Annie kom alltaf með hann í bílnum sínum. Hann borðaði hádegisverð með okkur og settist við hliðina á Annie við stóra eldhúsborðið. Mathilde kallaði hann „litli Jean minn“ og hún var ekki jafnhlédræg gagnvart honum og hinum gestunum. Hann kallaði Hélène litlu „Linou“ eins og Mathilde gerði. Hann sagði alltaf við hana: „Hvernig gengur, Linou?“ og mig kallaði hann „Patoche“ eins og Annie.

Hann lánaði okkur bræðrunum úrið sitt. Við máttum hafa það á okkur til skiptis í viku. Leðurólin var of stór en hann bjó til gat svo hægt væri að herða hana að úlnliðnum. Ég fór með úrið í skóla Jóhönnu af Örk og leyfði félögum mínum að dást að því þennan dag þar sem þeir hópuðust í kringum mig á skólalóðinni. Kannski hefur skólastýran tekið eftir þessu risastóra armbandsúri á úlnliðnum á mér og séð mig út um gluggann stíga út úr bílnum hans Rogers Vincent. Þá hefur henni fundist vera nóg komið og að ég ætti ekki heima í skóla Jóhönnu frá Örk.

„Hvernig bækur lestu?“ spurði Jean D. mig einn daginn.

Þau voru öll að fá sér kaffi í stofunni eftir hádegismatinn: Annie, Mathilde, Hélène litla og Mjallhvít. Þetta var á fimmtudegi. Við biðum eftir Frede sem gert var

ráð fyrir að kæmi með frænda sinn. Við bræðurnir höfðum ákveðið að fara inn í anddyri herragarðsins þennan dag eins og við höfðum áður gert með þabba. Nærvera frænda Frede jók okkur kjark til að takast á við þetta ævintýri.

„Patoche les mikið,“ sagði Annie. „Er það ekki, Mjallhvít?“

„Hann les allt of mikið miðað við aldur,“ svaraði Mjallhvít.

Við bræðurnir dyfum sykurmola ofan í kaffibolla Annie og bitum í hann eins og venja var að gera. Síðan, þegar búíð var að drekka kaffið, spáði Mathilde í bollana, „í kaffitaumana,“ sagði hún.

„En hvað lestu?“ spurði Jean D.

Ég svaraði að það væru ævintýrasögur: Jules Verne, *Síðasti Móhikaninn*,... en að ég héldi mest upp á *Skytturarnar þrjár* vegna frönsku liljunnar á öxl Milady.

„Þú ættir að lesa Svört sakamál,“ sagði Jean D.

„Þú ert klikkaður, Jean...,“ sagði Annie hlæjandi. „Patoche er allt of ungur fyrir Svört sakamál...“

„Hann hefur nægan tíma til að lesa Svört sakamál,“ sagði Hélèn litla.

Hvorki Mathilde né Mjallhvít virtust kannast við hugtakið „Svört sakamál“. Þær þögðu.

Nokkrum dögum seinna kom hann aftur í bílnum hennar Önnu. Það rigndi þetta síðdegi og Jean D. var í loðskinnshakka. Við bræðurnir hlustuðum á útsendingu í útvarpinu og sátum báðir við borðið í eldhúsinu. Þegar við sáum hann koma með Annie stóðum við upp til að heilsa honum.

„Hérna,“ sagði Jean D. „Ég kom með Svört sakamál handa þér.“

Hann tók bók með gulri og svartri kápu upp úr vasanum og rétti mér hana.

„Láttu þetta eiga sig, Patoche,“ sagði Anna. „Þetta er bara grín... Þetta er ekki bók fyrir þig.“

Jean D leit á mig stórum augum, augnaráðið milt og dapurt. Á ákveðnu augnabliki fannst mér hann vera barn eins og við. Annie ávarpaði hann stundum á sama hátt og hún talaði við okkur.

„Ég meina það...“, sagði Jean D. „Ég er viss um að þú hefur gaman af þessari bók.“

Ég tók við bókinni til að særa hann ekki. Enn þann dag í dag þegar ég rekst á gula og svarta bókakápu með teiknimynd heyri ég dimma og dálítið silalega rödd bergmála í höfði mér, rödd Jean D. sem endurtók titil sögunnar sem hann hafði gefið mér fyrir okkur bræðurna: *Snertið ekki góssið!*

Var þetta sami dagurinn? Það rigndi. Við höfðum farið með Mjallhvíti í blaðsöluna því hún ætlaði að kaupa umslög og bréfsefni. Þegar við vorum komin út úr húsinu settust bæði Annie og Jean D. í bílinn en honum hafði verið lagt við dyrnar. Þau töluðu saman og voru svo upptekin að þau veittu okkur enga athygli jafnvel þótt ég veifaði til þeirra. Jean D. hafði brett upp kragann á loðjakkanum. Þegar við komum aftur voru þau enn í bílnum. Ég hallaði mér að þeim en þau litu ekki einu sinni upp. Þau töluðu og voru bæði áhyggjufull á svipinn.

Hélène litla lagði kapal á eldhúsborðinu og hlustaði á útvarpið. Mathilde hlaut að vera í herberginu sínu. Við bræðurnir fórum upp í herbergið okkar. Ég horfði út um gluggann á bílinn í rigningunni. Þau töluðu enn og héldu áfram alveg fram að kvöldmat. Um hvaða leyndarmál gætu þau hafa verið að ræða?

Roger Vincent og Jean D. komu oft til okkar í kvöldmat með André K. Hinir gestirnir komu eftir matinn. Þau dvöldu lengi í stofunni þessar nætur. Við heyrðum skræki og hlátrasköll úr herberginu okkar. Og símhringingar. Og hávaða í dyrabjöllunni. Við borðuðum klukkan hálfátta í eldhúsinu með Mjallhvíti. Búið var að leggja á borð fyrir Roger Vinncent, Jean D. André K., Annie, Mathilde og Hélène litlu. Hélène litla lagaði matinn og þau sögðu öll að hún væri sannkallaður „meistarakokkur“.

Áður en við fórum í rúmið buðum við þeim góða nótt í stofunni. Við vorum í náttfötum og náttslöpp – tveir köflóttir náttslöppar sem Annie hafði gefið okkur.

Hinir bættust í hópinn seinna um kvöldið. Ég gat ekki annað en fylgst með þeim í gegnum rifur á gluggahlerunum í herberginu okkar um leið og Mjallhvít hafði slökkt ljósið og boðið okkur góða nótt. Þau komu, hvert á eftir öðru og hringdu dyrabjöllunni. Ég sá vel framan í þau undir skæru útiljósinu. Nokkur andlit hafa greipst í minni mitt um alla eilífd. Og ég er undrandi á því að lögreglan yfirheyrði mig ekki: samt geta börn séð. Og þau heyra líka.

„Þið eruð í mjög fallegum sloppum,“ sagði Roger Vincent.

Og hann brosti.

Við kvöddum fyrst André K. með handabandi þar sem hún sat í hægindastól með blómamynstri, nálægt símanum. Það var oft hringt í hana á meðan hún var heima hjá okkur. Hélène litla var vön að taka upp símtólið og segja:

„Andrée, það er til þín...“

Andrée K. rétti okkur höndina kæruleysislega. Hún brosti líka en bros hennar varði ekki eins lengi og bros Rogers Vincent.

„Góða nótt, börn.“

Hún var freknótt, með há kinnbein, græn augu, kastaníubrúnt hár með ennistopp. Hún reykti mikið.

Við tókum í hönd Rogers Vincent sem brosti alltaf. Síðan var það Jean D. Við kysstum Annie og Hélène litlu. Áður en við yfirgáfum stofuna dáðist Roger Vincent aftur að því hvað við værum í glæsilegum náttslöppum.

Við stóðum við stigann þegar Jean D. stakk höfðinu í dyragættina á stofunni og sagði:

„Sofið vært.“

Hann horfði á okkur mildum, dálítið uppglenntum augum. Hann blikkaði okkur og sagði lágri röddu, eins og þetta væri leyndarmálið okkar:

„Snertið ekki góssið!“

Einn fimmtudaginn tók Mjallhvít sér frí. Hún fór til að hitta einhvern úr fjölskyldu sinni í París og fékk far í bílnum með Annie og Mathilde eftir hádegi. Við urðum einir eftir ásamt Hélène litlu. Við lékum okkur í garðinum við að reisa tjald sem Annie hafði gefið mér í afmælisgjöf. Þegar líða tók á dag kom Roger Vincent, einn síns liðs. Þau Hélène litla töluðu saman í garðinum en ég heyrði ekki hvað þau sögðu. Hélène litla sagði að þau þyrftu að fara til Versala og bað okkur um að koma með þeim.

Við vorum hæstánægðir að fá að fara aftur upp í ameríska bílinn hans Rogers Vincent. Þetta var í apríl, í páskafríinu. Hélène litla settist fram í. Hún var í reiðbuxunum sínum og cowboy-jakkanum. Við bræðurnir sátum í aftursætinu og náðum ekki með fótunum niður á gólf.

Roger Vincent ók hægt. Hann sneri sér í átt til okkar með kunnuglegu brosi:

„Viljiði að ég kveiki á útvarpinu?“

Útvarpinu? Var hægt að hlusta á útvarp í þessum bíl? Hann ýtti á fílabainslitan hnapp á mælaborðinu og samstundis heyrðum við tónlist.

„Á ég að hækka eða lækka, strákar?“ spurði hann.

Við þorðum ekki að svara. Við hlustuðum á tónlistina sem streymdi frá mælaborðinu. Svo fór kona að syngja rúmri röddu.

„Þetta er Edith sem syngur, strákar,“ sagði Roger Vincent. „Hún er vinkona...“

Hann sneri sér að Hélène og spurði:

„Hittirðu Edith ennþá?“

„Annað veifið,“ svaraði Hélène litla.

Við ókum eftir breiðgötu og komum til Versala. Bíllinn stansaði á rauðu ljósi og við dáðumst að skreytingu á nærliggjandi grasflöt en það var klukka og stafirnir voru gerðir úr blómum.

„Einhvern tíma seinna,“ sagði Hélène litla, „fer ég með ykkur að skoða höllina.“

Hún bað Roger Vincent að stoppa fyrir framan verslun þar sem seld voru gömul húsgögn.

„Þið bíðið í bílnum, strákar,“ sagði Roger Vincent. „Þið passið bílinn fyrir mig...“

Við vorum stoltir yfir því að fá svo mikilvægt verkefni og fylgdumst grannt með öllum sem komu og fóru eftir gangstéttinni. Bak við verslunargluggann töluðu Roger Vincent og Hélène litla við dökkhærðan mann sem var í regnfrakka og með yfirvaraskegg. Þau töluðu lengi. Þau voru búin að gleyma okkur.

Þau komu út úr versluninni. Roger Vincent hélt á leðurtösku og setti hana í skottið á bílnum. Hann settist undir stýri og Hélène litla við hlið hans. Hann sneri sér að mér:

„Gerðist ekkert?“

„Nei... Ekkert,“ sagði ég.“

„Jæja, það er eins gott ...,“ sagði Roger Vincent.

Á leiðinni heim fórum við eftir breiðgötu en við enda hennar stóð múrsteinskirkja. Nokkrir söluskúrar stóðu á umferðareyju í kringum glampanði klessubílabraut. Roger Vincent lagði bílnum meðfram gangstéttinni.

„Eigum við að leyfa þeim að fara einn hring með klessubílunum?“ spurði hann Hélène litlu.

Við biðum fjögur við brautarkantinn. Hröð tónlist barst frá hátölurum. Aðeins þrjár bílar voru á hringbrautinni, tveir ökumenn eltu þann þriðja og rákust á hann á sama tíma úr tveimur áttum með hrópum og köllum. Stangirnar skildu eftir gneistarákir í lofti brautarinnar en það sem vakti mesta athygli hjá mér var litur bílanna; túrkisblár, fölgrænn, gulur, fjólublár, skærrauður, ljóspurpurarauður, bleikur,

dimmblár... Bílarnir stöðvuðust og öikumennirnir yfirgáfu brautina. Bróðir minn steig upp í gulan bíl ásamt Roger Vincent en ég fór upp í einn túrkislitaðan með Hélène litlu.

Við vorum ein á brautinni og skulum ekki saman. Roger Vincent og Hélène litla stýrðu. Við ókum í hring og við Hélène litla eltum bílinn sem Roger Vincent og bróðir minn voru í. Við síkksökkuðum milli mannlausra bíla sem stóðu kyrrir á brautinni. Tónlistin varð hægari og maðurinn sem hafði látið okkur fá miðana horfði á okkur döprum augum þar sem hann stóð við brautarkantinn, eins og við værum síðustu kúnnarnir.

Það var næstum komin nótt. Við stönsuðum við brautarkantinn. Ég leit enn einu sinni yfir alla þessa litríku bíla. Við bræðurnir töluðum um þá í herberginu okkar þegar við vorum háttaðir. Við ákváðum að búa til bílabraut á lóðinni daginn eftir úr gömlum spýtum sem voru í geymsluskúrnum. Það yrði ugglaust erfitt að útvega klessubíl en kannski væri hægt að finna gamla bilaða bíla. Liturinn var sérstakt áhugaefni: ég átti erfitt með að gera upp á milli ljóspurpurarauðs og túrkislitar en bróðir minn hafði sérstakar mætur á ljósgræna litnum.

Loftið var heitt og Roger Vincent hafði ekki sett niður blæjuna á bílnum. Hann talaði við Hélène litlu en ég hugsaði of mikið um klessubíla sem við vorum nýbúin að uppgötva til þess að geta fylgst með samræðum fullorðna fólksins. Við ókum meðfram flugbrautinni og vorum um það bil að fara að beygja til vinstri upp brekkuna sem lá inn í bæinn. Þau hækkuðu róminn. Þau rifust ekki, töluðu bara um Andrée K.

„Jú, víst...“ sagði Roger Vincent. „Andrée var í Lauristongötu-klíkunni.“ Þessi setning sló mig. Við bjuggum líka til klíku í skólanum: sonur blómasalans, sonur rakarans og tveir eða þrír aðrir sem ég man ekki lengur hverjir voru en sem bjuggu allir við sömu götu. Við vorum kallaðir „Klíkan úr Docteur-Dordaine-götu.“ Andrée K. hafði verið í klíku eins og við en í annarri götu. Þessi kona, sem við bræðurnir vorum feimnir við, með ennistoppinn, freknurnar, grænu augun, sígarettarnar og dularfullu símtölin virtist skyndilega vera nákomnari okkur. Roger Vincent og Hélène



litla virtust þekkja vel þessa „Lauristongötu-klíku“. Síðar þegar ég heyrði þau nefna þetta orð hljómaði það kunnuglega. Nokkrum árum seinna heyrði ég þabba nota það en ég vissi ekki að „Lauristongötu-klíkan“ myndi ásækja mig svona lengi.

Þegar við komum inn á Docteur-Dordaine-götu var bíllinn hennar Annie kominn þangað. Fyrir aftan hann var stórt mótorhjól. Í forstofuganginum sagði Jean D. okkur að hann ætti þetta mótorhjól og að hann hefði komið á því frá Parísar alla leið til okkar um kvöldið. Hann var ekki enn farinn úr loðskinsjakkanum. Hann lofaði að reiða okkur til skiptis á mótorhjólinu en það væri orðið of seint þetta kvöld. Mjallhvít kæmi næsta morgun. Mathilde var farin að sofa og Annie skipaði okkur að fara beint upp í herbergið okkur því þau þyrftu að tala saman. Roger Vincent kom inn í stofuna og hélt á leðurtöskunni sinni. Hélène litla, Annie og Jean D. komu á eftir honum og lokuðu dyrunum á eftir sér. Ég horfði á þau ofan úr efstu tröppu stigans. Hvað ætli þau hafi verið að tala um þarna í stofunni ? Ég heyrði símann hringja.

Eftir dálitla stund kallaði Annie á okkur. Við borðuðum öll við eldhúsborðið: Annie, Hélène litla, Jean D., Roger Vincent og við tveir. Þetta kvöld vorum við ekki í náttslöpp við matarborðið eins og venjulega heldur í fötunum okkar. Hélène útbjó matinn því hún var sannkallaður „meistarakokkur“.

Við bjuggum mun lengur en eitt ár í húsinu við Docteur-Dordane-götu. Árstíðirnar koma hver eftir annarri í minningum mínum. Um veturinn við miðnæturmessu, vorum við kórdrengir í kirkjunni í bænum. Annie, Hélène litla og Mathilde voru við messuna. Mjallhvít dvaldi um jólin hjá fjölskyldu sinni. Þegar við komum til baka var Roger Vincent kominn og sagði að einhver biði okkar í stofunni. Við bræðurnir gengum inn og sáum jólasvein sitja í hægindastólnum með blómamynstrinu nálægt símanum. Hann talaði ekki. Hann rétti okkur þögull pakkana sem voru í silfurlituðum umbúðum. En við höfðum ekki tíma til að opna þá. Hann stóð upp og benti okkur að fylgja sér. Hann leiddi okkur, ásamt Vincent Roger, að glerhurðinni sem vissi út í garðinn. Roger Vincent kveikti ljósið í garðinum. Á viðarfjölunum sem við höfðum raðað upp stóð klessubíll, ljósgrænn að lit – eins og bróðir minn hafði óskað sér. Síðan borðuðum við öll saman. Jean D. hafði komið til að vera með okkur. Hann var jafnstór jólasveininum og hreyfði sig á sama hátt. Og var með alveg eins armbandsúr.

Snjórinn á skólalóðinni og slyddan í mars. Ég hafði uppgötvað að það rigndi annanhvern dag og að ég gæti spáð fyrir um veðrið. Ég hafði alltaf rétt fyrir mér. Við fórum í bíó í fyrsta sinn á ævinni. Með Mjallhvíti. Þetta var kvikmynd með Gög og Gokke. Eplatrén í garðinum blómguðust á ný. Aftur fylgdi ég klíkunni í Docteur-Dordaine-götu að myllunni þar sem stóra hjólið snerist enn. Flugdrekahópurinn kom aftur saman fyrir framan herragarðinn. Við bræðurnir vorum ekki lengur hræddir við að fara inn í anddyrið og ganga þar innan um rusl og dauð lauf. Við settumst niður innst í lyftunni, lyftu með tveimur viðarklæddum vængjahurðum og bekk með rauðu leðuráklæði. Það var ekkert innra loft í lyftunni og dagsbirtan kom frá glerþakinu að ofan sem enn var óbrotið. Við ýttum á hnappana og létum sem við ætluðum upp á einhverja hæðina þar sem Eliot Salter, markgreifi af Caussade, biði okkar ef til vill.

En þetta ár sást hann ekki í bænum. Það var mjög heitt. Flugurnar festust við flugnalímið sem hafði verið sett á einn eldhúsvegginn. Við skipulögðum lautarferð í skóginn með Mjallhvíti og frænda Frede. Það sem okkur bræðrunum fannst skemmtilegast var að reyna að láta klessubíllinn renna á gömlu viðarfjölunum –

klessubíl sem við uppgötvuðum síðar að Hélène litla hafði fundið á útmarkaði hjá vinum sínum.

Þann fjórtánda júlí bauð Roger Vincent okkur í mat á Hróa hattar-kránni. Hann hafði komið frá París með Jean D. og Andrée K. Við sátum við borð úti í kráargarðinum, garði með trjálundi og stytum. Allir voru þarna: Annie, Hélèn litla, Mjallhvít og meira að segja Mathilde. Annie var í ljósbláa kjólnum sínum með svarta, breiða beltið sem hún herti vel að um mittið. Ég sat við hliðina á Andrée K. og langaði til að spyrja hana um klíkuna sem hún hafði verið í, Lauristongötu-klíkuna. En ég þorði það ekki.

Og haustið... Við fórum ásamt Mjallhvíti að tína kastaníuhnetur í skóginum. Við höfðum ekki heyrt neitt frá foreldrum okkar. Síðasta póstkortið frá mömmu var loftmynd af borginni í Túnis. Pabbi hafði skrifað okkur frá Brazzaville. Síðan frá Bangui. Og svo ekkert meir. Skólinn var að byrja. Eftir leikfimitíma lét kennarinn okkur raka saman dauðum laufum á skólalóðinni. Við leyfðum þeim að liggja í garðinum heima og þau tóku á sig rústrauðan lit sem stakk í stúf við ljósgræna litinn á klessubílnum. Hann virtist fastur um alla eilífð í dauðum laufum. Við bræðurnir settumst upp í klessubílinn og ég hallaði mér upp að stýrinu. Á morgun ætluðum við að finna út hvernig hægt væri að láta hann renna. Á morgun... Alltaf á morgun, eins og næturheimsóknirnar í herragarð markgreifans af Caussade sem við frestuðum stöðugt.

Það varð aftur rafmagnslaust og við lýstum upp með olúlampa við kvöldverðarborðið. Á laugardagskvöldum kveiktu Mathilde og Mjallhvít upp í arninum í borðstofunni og þær leyfðu okkur að hlusta á útvarpið. Stundum heyrðum við Edith syngja, vinkonu Rogers Vincent og Hélène litlu. Á kvöldin, áður en ég fór að sofa, fletti ég albúmi Hélène litlu þar sem voru myndir af henni og starfsfélögum hennar. Tveir þeirra vöktu athygli mína: Ameríkumaðurinn Chester Kingston, en það var engu líkara en að fætur hans væru úr gúmmí og svo var hann kallaður „ráðgátumaðurinn“ vegna þess að hann var svo liðugur. Hinn var loftfímleikamaðurinn Afredo Codona sem Hélène litla sagði okkur oft frá og hafði kennt henni listina. Þessi heimur sirkuslífs og tónlistarhúsa var það eina sem okkur bræðurna langaði að taka

þátt í síðar, kannski vegna þess að mamma fór með okkur í sali og búningaklefa leikhúsanna þegar við vorum litlir.

Hin komu oft heim til okkar. Roger Vincent, Jean D., Andrée K... Og þau sem hringdu dyrabjöllunni á kvöldin og sem ég njósnaði um í gegnum gluggahlerana, uppljómuð andlitin undir útiljósunum. Raddirnar, hlátrarnir og símhringingarnar. Og Annie og Jean D. í bílnum í rigningunni.

Ég sá þau aldrei aftur næstu árin nema Jean D., einu sinni. Ég var tvítugur. Ég bjó í herbergi við Coustou-götu nálægt Blanche-torgi. Ég var að reyna að skrifa fyrstu bókina mína. Einn vina minna hafði boðið mér í mat á veitingastað í hverfinu. Þegar ég hitti hann var hann með tveimur öðrum gestum, Jean D. og ungri stúlku í fylgd hans.

Jean D. hafði lítið elst. Nokkur grá hár í vöngum en hann var enn með síðan hárskúf. Fíngerðar hrukkur í kringum augun. Hann var ekki lengur í loðjakkanum en í gráum, mjög flottum jakkafötum. Mér flaug í hug að við hefðum báðir breyst. Á meðan við borðuðum töluðum við ekkert um gamla daga. Hann spurði mig við hvað ég starfaði. Hann þúaði mig og kallaði mig Patrick. Hann hefur áreiðanlega sagt hinum tveimur frá því að hann hafi kynnst mér fyrir óralöngu.

Sjálfur vissi ég aðeins meira um hann en þegar ég var barn. Þetta ár höfðu forsíðufréttirnar snúist um rán á stjórnámálamanni frá Marocco. Einn aðalmaðurinn í þeirri atburðarás hafði látist á grunsamlegan hátt í Des Renaudes-götu, þegar lögreglan braust inn til hans. Jean D. var vinur þessa manns og sá síðasti sem sá hann á lífi. Hann hafði orðið vitni að þessu og það kom fram í blöðunum. En blaðagreinarnar sögðu líka frá fleiru: Jean D. hafði setið í fangelsi í sjö ár. Ekki var tekið fram hvers vegna en samkvæmt ártalinu höfðu vandræðin hafist þegar við vorum í Docteur-Dordaine-götu.

Við töluðum ekkert um þessar blaðagreinar. Ég spurði hann bara hvort hann byggi í París.

„Ég er með skrifstofu í Faubourg Saint-Honoré. Þú verður að líta við hjá mér þar...“

Eftir matinn lét vinur minn sig hverfa. Ég var einn eftir með Jean D. og stúlkunni sem kom með honum. Hún var dökkhærð og hlýtur að hafa verið um tíu árum yngri en hann.

„Get ég skutlað þér eitthvert?“

Hann opnaði dyrnar á Jagúar sem lagt hafði verið við veitingahúsið. Ég hafði lesið það í blaði að hann var kallaður „Sá stóri á Jagúarnum“. Frá því við byrjuðum að borða hafði ég reynt að beina umræðunum inn á þá braut að ég gæti beðið hann um skýringar á því sem gerðist forðum og var enn ráðgáta.

„Er það vegna þessa bíls sem þú ert kallaður „Sá stóri á Jagúarnum“? spurði ég.

En hann yppti bara öxlum án þess að svara. Hann vildi skoða herbergið mitt á Coustou-götu.

Hann gekk á eftir mér, ásamt vinkonu sinni, upp þröngan stigann og vond lykt var af rauðu gatslitnu gólfteppinu. Þau komu inn í herbergið og stúlkan settist í eina sætið, tágarsól. Jean D. stóð uppréttur.

Það var skrítið að sjá hann í þessu herbergi, í glæsilegum, gráum jakkafötum með dökkt silkibindi. Stúlkan leit í kringum sig og virtist lítt hrifin af húsbúnaðinum.

„Ertu að skrifa? Gengur það vel?“

Hann hallaði sér upp að bridgeborði og leit rannsakandi á blöðin sem ég hafði reynt að fylla, dag eftir dag.

„Skrifarðu með Bic-penna?“

Hann brosti til mín.

„Er ekkert kynt hérna?“

„Nei.“

„Og þú bjargar þér?“

Hvað gat ég sagt? Að ég vissi ekki hvernig ég gæti borgað leiguna fyrir þetta herbergi um mánaðamót, fimm hundruð franka. Þótt við hefðum þekkt lengi var það samt ekki nóg til að trúna honum fyrir vandamálum mínum.

„Ég bjarga mér,“ svaraði ég.

„Það lítur ekki út fyrir það.“

Við stóðum eitt augnablik augliti til auglitis við gluggann. Þótt hann væri kallaður „Sá stóri á Jagúarnum“ var ég orðinn nokkuð hærri en hann. Hann horfði á mig og það var ástúð og hrekkleysi í augnaráðinu, eins og forðum á Docteur-Dordainegötu. Hann bleytti varirnar og ég minntist þess að hann gerði þetta líka í húsinu þegar hann velti vöngum. Seinna sá ég annan mann sem gerði það sama þegar hann var í þungum þönkum, rithöfundinn Emmanuel Berl. Og það snerti mig.

Hann þagði. Ég líka. Vinkona hans sat enn í tágastólnum og fletti tímariti sem hún hafði gripið af rúminu. Það var betra að stúlkan var þarna, annars hefðum við Jean D. farið að tala saman. Þetta hafði ekki verið auðvelt, ég las það úr andliti hans. Við hefðum fallið saman eftir fyrstu orðin eins og leikbrúður í skotlínu sem detta niður þegar skotið lendir á réttum stað. Annie, Hélène litla og Roger Vincent höfðu eflaust lent í fangelsi og ég hafði misst bróður minn. Þráðurinn hafði slitnað. Köngulóarvefur. Ekkert var eftir lengur...

Hann sneri sér að vinkonu sinni og sagði við hana:

„Það er fallett útsýni héðan... Þetta er eins og Côte d’Azur.“

Glugginn vissi út að Puget-götu, sem var þröng og ætíð mannlaus. Sóðalegur bar var á horninu og fyrir framan gamla kola- og áfengisverslun beið stúlka eftir kúnna. Alltaf sama sagan. Og ekki til neins.

„Notalegt útsýni, ekki satt?“

Jean D. skoðaði herbergið, rúmið og bridgeborðið þar sem ég sat alla daga við skriftir. Ég horfði aftan á hann. Vinkona hans studdi ennið við rúðuna og horfði niður á Puget-götuna.

Þau kvöddu og óskuðu mér velfarnaðar. Stuttu síðar sá ég fjóra fimmhundrað-franka-seðla á bridgeborðinu, vandlega samanbrotna. Ég reyndi að finna skrifstofuna hans í Faubourg Saint-Honoré. Fann hana ekki. Og ég hef aldrei aftur séð þann stóra á Jagúarnum.

Við bræðurnir fórum með Annie til Parísar í bílnum hennar á fimmtudögum og laugardögum, þegar Mjallhvít var fjarverandi. Hún fór alltaf sömu leiðina og eftir töluverð heilabrot hefur mér tekist að rifja hana upp. Við fórum eftir hraðbrautinni í vesturátt og í gegnum Saint-Cloud-göngin. Við fórum yfir brú á Signu og ókum síðan meðfram ánni í gegnum Boulogne og Neuilly. Ég man eftir stóru húsunum meðfram árbakkanum með grindverkum og runnum, einnig prömmum og fljótandi húsum með tréstiga við innganginn. Neðst í stiganum við hvert húsi var póstkassi með áletruðu nafni.

„Ég ætla að kaupa pramma hér og við munum öll búa á honum,“ sagði Annie.

Við komum til Porte Maillot. Mér hefur tekist að afmarka þennan stað á leið okkar vegna litlu lestarinnar í Dýra- og jurtagarðinum. Annie sýndi okkur hann einn daginn. Og þarna endaði ferð okkar þar sem Neuilly, Levallois og París renna saman.

Þetta var stræti með trjám beggja vegna en lauf þeirra fléttuðust saman og mynduðu göng. Engin bygging var við þetta stræti, aðeins skúrar og bílaverkstæði. Við stönsuðum fyrir framan stærsta og nýttiskulegasta bílaverkstæðið sem var með ljósbrúna gaflhyrnu á framhliðinni.

Inni var herbergi afmarkað með glerveggjum. Þar beið okkar ljóshærður maður með liðað hár sem sat á leðurstól bak við járnskrifborð. Hann var á svipuðum aldri og Annie. Þau þúuðust. Hann var klæddur í köflotta skyrtu eins og Jean D., rússkinsjakka, loðskinsjakka á veturna og í skóm með hrágúmmísólum. Við bræðurnir kölluðum hann „Buck Danny“ okkar á milli því mér fannst hann svo líkur teiknimyndapersónu í barnabók sem ég las á þessum tíma.

Um hvað gátu Annie og Buck Danny verið að tala? Hvað ætli þau hafi verið að gera þegar búið var að læsa skrifstofudyrnum innan frá og appelsínugul rúllugardína hafði verið dregin fyrir gluggann? Við bræðurnir vorum vanir að röлта um bílaverkstæðið sem var enn dularfyllra en anddyri herragarðsins sem Eliot Salter, markgreifi af Caussade, hafði yfirgefið. Við skoðuðum bílana, einn af öðrum, en á þá vantaði ýmislegt: aurlíf, húdd og dekk. Maður í skítugum vinnugalla lá endilangur



undir blæjubíl og gerði við eitthvað með skiptilykli, annar hélt á slöngu og var að fylla olíutankinn á flutningabíl sem hafði drepið á sér með miklum drunum. Einn daginn rákumst við á ameríska blæjubíl Rogers Vincent og drógum þá ályktun að Buck Danny og Roger Vincent hlytu að þekkjast.

Stundum náðum við í Buck Danny heim til hans í blokk við breiðstræti og mér finnst nú að það hljóti að hafa verið Berthier-breiðstræti. Við biðum þá eftir Annie á gangstéttinni þangað til hún kom ásamt Buck Danny. Við skildum bílinn eftir fyrir utan blokkina og gengum öll fjögur að bílaverkstæðinu eftir litlu götunum með trjágöngum og skúrum.

Það var svalt á bílaverkstæðinu og olíulyktin var sterkari en ilmurinn af grasinu og vatninu þegar við sátum við mylluhjólið. Sams konar skuggi var í skotunum þar sem yfirgefnir bílar virtust bíða eiganda síns. Daufur glampi frá skrokkum bílanna lýsti örlítið upp skuggann og ég gat ekki haft augun af málmlötu sem var fest við vegginn, plötu þar sem ég las sjö stafa nafn ritað með svörtu lettri en útlit þess og hljómur snertir mig enn þann dag í dag: CASTROL.

Einn fimmtudaginn fór hún með mig einan í bílnum sínum. Bróðir minn hafði farið í verslunarferð til Versala með Hélène litlu. Við stönsuðum fyrir utan húsið þar sem Buck Danny bjó. En í þetta sinn kom hún til baka án hans.

Hann var ekki á skrifstofu sinni á bílaverskstæðinu. Við fórum aftur upp í bílinn og ókum um þröngar götur hverfisins. Við villtumst. Við ókum hring eftir hring um götur sem allar virtust vera eins, með tré og skúra.

Að lokum stansaði hún fyrir framan múrsteinsbyggingu sem ég held nú að geti hafa verið gamla tollhúsið í Neuilly. En hvaða gagn er að því að reyna að finna þessa staði? Hún sneri við og teygði sig eftir korti af París sem var í aftursætinu. Hún náði líka í annað sem hún sýndi mér en ég vissi ekki til hvers það var notað: brúnt sígarettuhylki með krókódílamynstri.

„Jæja, Patoche... Ég ætla að gefa þér þetta... Það kemur að góðum notum síðar...“

Ég skoðaði sígarettuhylkið með krókódílamynstrinu. Það var málmrammi innan í því og tvær sígarettur úr ljósu tóbaki með mildum ilmi. Ég tók þær úr hylkinu og um leið og ég ætlaði að þakka henni fyrir gjöfina og láta hana hafa þessar tvær sígarettur varð mér litið á andlit hennar í prófíl. Hún starði beint fram fyrir sig. Tár rann niður kinn hennar. Ég þorði ekkert að segja og setning frænda Frede ómaði í höfðinu á mér: „Annie grét í alla nótt á Carroll.“

Ég handlæk sígarettuhylkið. Ég beið. Hún sneri sér að mér og brosti.

„Hefurðu gaman af þessu?“

Og með snöggri hreyfingu fór hún af stað. Hún var alltaf snögg í hreyfingum. Hún var alltaf í karlmannsjakka og buxum. Nema á kvöldin. Ljóst hár hennar var mjög stutt. En hana skorti ekki kvenlega mildi, hún var mjög viðkvæm... Á leiðinni heim hugsaði ég um hvað hún hafði verið alvarleg í bílnum með Jean D. í rigningunni.

Ég fór aftur í þetta hverfi fyrir um það bil tuttugu árum, um svipað leyti og ég hitti Jean D. Ég leigði mér eitt sinn herbergiskytru undir súð í júlí- og ágústmánuði við Graisivaudan-torg. Vaskurinn snerti rúmið sem var nokkra sentimetra frá dyrunum og til að komast inn í herbergið varð maður að láta sig detta á rúmið. Ég var að reyna að ljúka við fyrstu bókina mína. Ég fékk mér göngu yst í sautjándra hverfi, í Neuilly og Levallois, þangað sem Annie hafði farið með okkur bræðurna þegar við áttum frí. Allt þetta illa afmarkaða svæði, sem maður veit ekki hvort tilheyrir París, allar þessar götur voru þurrkaðar út þegar hringbrautin umhverfis París var byggð og með þeim fóru bílaverkstæðin og leyndarmál þeirra.

Mér varð aldrei hugsað til Annie á meðan ég bjó í þessu hverfi þar sem við höfðum svo oft verið saman. Ennþá eldri minning ásótti mig sem tengdist föður mínum.

Hann hafði verið tekinn fastur á veitingahúsi í Marignan-götu eitt kvöld í febrúar. Hann var ekki með skilríkin á sér. Lögreglan fór í eftirlitsferð vegna nýrra fyrirmæla frá Þjóðverjum: öllum gyðingum var bannað að láta sjá sig á opinberum stöðum eftir klukkan átta á kvöldin. Hann nýtti sér rökkrið og aðgæsluleysi sem lögreglan sýndi eitt augnablik fyrir framan svörtumaríu til að forða sér.

Næsta ár var hann tekinn heima hjá sér. Hann var færður í fangaklefa en síðan var farið með hann í útibú sem var á Quai de la Gare, risastóra vöruskemmu þar sem safnað hafði verið saman öllum eigum gyðinga sem Þjóðverjar höfðu hirt: húsgögnum, leirtaui, líni, leikföngum, teppum, listmunum raðað upp eins og í risastórri verslunarmiðstöð. Fangarnir tæmdu kassa um leið og þeir bárust og fylltu aðra kassa sem voru sendir til Þýskalands.

Eina nóttina kom einhver á bíl að Quai de la Gare og leysti pabba úr haldi. Ég ímyndaði mér – með röngu eða réttu – að það hefði verið maður að nafni Louis Pagnon, sem kallaður var „Eddy“, en hann var skotinn í stríðslok ásamt Lauriston-götu-klíkunni sem hann tilheyrði.

Já, einhver hefur hjálpað þabba upp úr „holunni“, eins og hann sagði sjálfur við mig eitt kvöld þegar ég var fimmtán ára, við vorum einir saman og hann var að því kominn að trúá mér fyrir einhverju. Ég fann það þetta kvöld að hann hafði viljað segja mér frá erfiðri og sársaukafullri reynslu sinni en skorti orð til að lýsa henni. Var það Pagnon eða einhver annar? Ég varð að fá svör við spurningum mínum. Hvaða samband var á milli þessa manns og þabba? Gamall kunningi úr hernum? Hittust þeir af tilviljun fyrir stríð? Á þeim tíma sem ég bjó við Graisivaudan-torg langaði mig að komast að þessu með því að reyna að rekja slóð Pagnon. Ég hafði fengið leyfi til að skoða gömul skjöl. Hann fæddist í tíunda hverfi Parísarborgar, á milli La République og Saint-Martin-skurðsins. Pabbi hafði líka slitið barnskónum í tíunda hverfi en aðeins fjær, nálægt Cité d’Hauteville. Hittust þeir kannski í grunnskóla hverfisins? 1932 hafði Pagnon hlotið væga refsingu hjá sakadómi Mont-de-Marsan fyrir að „starfrækja spilavíti“. Frá 1937 til 1939 starfaði hann á bílaverkstæði í sautjándra hverfi. Hann hafði þekkt einhvern Henri, sölumann Simca-bifreiða, sem bjó við hliðina á La Porte des Lilas, og einhvern Edmond Delehaye, yfirmann bílaviðgerða hjá Savary í Aubervilliers. Þessir þrír menn hittust oft, þeir unnu allir í bílabransanum. Stríðið kom og hernámið. Henri skipulagði svartamarkað. Edmond Delehaye vann þar sem ritari og Pagnon sem bílstjóri. Þeir komu sér fyrir á sérstöku hóteli í Lauriston-götu, nálægt Place de l’Étoile, ásamt nokkrum öðrum vafasömum einstaklingum. Þessir þörupiltar – eins og pabbi kallaði þá – söguðust smám saman inn í vítahring; útfrá svartamarkaðsbraskinu voru þeir látnir vinna skítverk lögreglunnar fyrir Þjóðverjana.

Pagnon hafði tekið þátt í smyglmáli sem var kallað „sokkamál Biarritz“ í rannsóknarskýrslunni. Það snerist um gríðarlegt magn sokka sem Pagnon safnaði saman frá ýmsum svartamarkaðsbirgjum í héraðinu. Hann setti tólf pör í hvern pakka og losaði sig við þá nálægt brautastöðinni í Bayonne. Þetta voru sex bílhlöss. Pagnon ók glæsibíl á mannlausum götum hernámsáranna, átti veðhlaupahest, bjó í lúxusíbúð við Belles-Feuilles-götu og eiginkona markgreifa var ástkona hans. Hann var fastagestur ásamt henni í reiðklúbbi í Neuilly, í Barbizon og á Fruit-Défendu veitingastaðnum í Bougival... Hvenær hafði pabbi kynnst Pagnon? Kannski í Biarritz sokkamálinu? Hver veit? Síðdegis árið 1939 stansaði pabbi við bílaverkstæði í sautjándra hverfi til að láta skipta um dekk á Fordinum sínum og Pagnon var þar. Þeir

töluðu saman. Kannski Pagnon hafi beðið hann um að gera sér greiða eða gefa sér ráð. Þeir fengu sér í glas á kaffihúsi í nágrenninu með Henri og Edmond Delehaye... Maður hittir furðulegasta fólk á lífsleiðinni.

Ég slæptist um stund við Porte des Lilas í þeirri von að einhver myndi eftir sölumanni Simcabíla sem hafði búið þarna í kringum 1939. Manni að nafni Henri. En því miður. Enginn mundi eftir honum. Það var langt síðan Bílaverkstæði Savary, þar sem Edmond Delehaye vann, hafði verið í Jean-Jaurès-götu í Aubervilliers. Og hvar var verkstæðið í sautjándá hverfi þar sem Pagnon vann? Ef mér tækist að finna það gæti gamall bifvélavirki sagt mér frá Pagnon og, vonandi, þabba líka. Og ég myndi þá loks vita allt sem ég þyrfti að vita og það sem þabbi sjálfur vissi.

Ég skrifaði niður lista með verkstæðum í sautjándá hverfi, sérstaklega þau sem voru í útjaðrinum. Ég hafði á tilfinningunni að Pagnon hafi unnið á einhverju þeirra:

Garage des Réservoirs

Société Ancienne du Garage-Auto-Star

Van Zon

Vicar og Co

Villa de l'Auto

Garage Côte d'Azur

Garage Caroline

Champerret-Marly-Automobiles

Cristal Garage

De Korsak

Eden Garage

L'Étoile du Nord

Auto-Sport Garage

Garage Franco-Américain

S.O.C.O.V.A.

Majestic Automobiles

Garage des Villas

Auto-Lux

Garage Saint-Pierre  
Garage de la Comète  
Garage Bleu  
Matford-Automobiles  
Diak  
Garage du Bois des Caures  
As Garage  
Dixmude-Palace-Auto  
Buffalo-Transports  
Duvivier (R) S.A.R.L.  
Autos-Remises  
Lancien Frère  
Garage aux Docks de la Jonquière

Í dag er ég sannfærður um að Annie fór með okkur bræðurna á eitthvert þeirra verkstæða sem eru á þessum lista. Það var sennilega verkstæðið þar sem Pagnon vann. Ég sé enn fyrir mér lafin á trjánum við götuna, stóru ljósbrúna framhliðina með gaflhrynunni... Þeir hafa brotið það niður ásamt hinum verkstæðunum og öll þessi ár hverfast ekki um annað, hvað mig varðar, en langa og tilgangslausa leit að horfnu verkstæði.

Annie fór með mig í annað hverfi Parísar sem síðar hefur verið auðvelt að finna: Junot-breiðgata í Montmartre. Hún stöðvaði bílinn fyrir framan litla, hvíta byggingu með járnbenta glerhurð. Hún sagði mér að bíða. Hún yrði ekki lengi. Hún fór inn í bygginguna.

Ég rölti eftir gangstéttinni. Ef til vill stafar áhuginn sem ég hef alltaf haft á þessu hverfi frá þessum tíma. Snarbrattur stigi tengdist annarri götu fyrir neðan og ég skemmti mér við að fara niður tröppurnar. Ég gekk nokkra metra á Caulaincourt-götu en þorði ekki að fara of langt. Ég flýtti mér upp stigann af ótta við að Anna færi á bílnum og skildi mig eftir.

En það var ég sem kom á undan og varð að bíða eftir henni eins og við biðum á verkstæðinu þegar appelsínugulu rúllugardínurnar voru dregnar fyrir skrifstofugluggann hjá Buck Danny. Hún kom út úr byggingunni með Roger Vincent. Hann brosti til mín. Hann lét sem hann hitti mig af tilviljun.

„Nei, sko... Hvaða ferðalag er á þér?“

Næstu daga sagði hann við Andrée K., Jean D. eða Hélène litlu:

„Það er skrítið... Ég rakst á Patoche á Montmartre...“ Ég velti fyrir mér hvað hann hafi verið að gera þarna...

Og hann sneri sér að mér:

„Ekki segja þeim neitt. Því minna sem þú segir því betra.“

Junot-stræti. Anna kyssti hann. Hún kallaði hann „Roger Vincent“ og þóraði hann en hún kyssti hann.

„Ég býð þeir í heimsókn einhvern daginn,“ sagði Roger Vincent. „Ég bý hér...“

Og hann benti á járnbentu glerhurðina á litlu, hvítu byggingunni.

Við gengum öll þrjú eftir gangstéttinni. Ameríska bílnum hans hafði ekki verið lagt fyrir framan húsið hans og ég spurði hann hvers vegna.

„Ég geymi hann á verkstæðinu hér beint á móti...“

Við fórum framhjá hótél Alsina, nálægt tröppunum. Annie sagði einhvern daginn:

„Þarna bjó ég í upphafi með Hélène litlu og Mathilde...“

Roger Vincent brosti. Og án þess að ég gerði mér grein fyrir því þá heyrði ég allt sem þau sögðu og því hef ég aldrei gleymt.

Löngu seinna kvæntist ég og bjó í þessu hverfi í nokkur ár. Ég gekk upp Junotgötu næstum hvern dag. Dag nokkurn gerði ég nokkuð óvænt: ég ýtti upp glerhurðinni á hvítu byggingunni. Ég hringdi bjöllunni hjá húsverðinum. Rauðhærður maður rak höfuðið út um lúguna á hurðinni.

„Get ég aðstoðað?“

„Þetta varðar mann sem bjó hér fyrir um það bil tuttugu árum.“

„Ég var nú ekki kominn þá.“

„Veistu hvert ég get leitað til að hafa uppi á honum?“

„Farðu á verkstæðið hér beint á móti. Þeir þekktu alla.“

En ég fór ekki á verkstæðið beint á móti. Ég var búinn að eyða svo miklum tíma í að leita að verkstæðum í París að ég var hættur að hafa trú á þeim.



Á sumrin eru dagarnir lengri og Annie, sem var ekki eins ströng og Mjallhvít, leyfði okkur að vera úti að leika okkur í bröttu götunni fyrir framan húsið. Þessi kvöld fórum við ekki í náttslöpp. Eftir kvöldmatinn fylgdi Annie okkur út og lét mig fá úrið sitt:

„Þið megið leika ykkur til klukkan hálf tíu... Klukkan hálf tíu eigið þið að koma heim... Þú fylgist vel með klukkunni, Patoche... Ég stóla á þig...“

Þegar Jean D. var þarna treysti hann mér fyrir stóra úrinu sínu. Hann stillti það þannig að það hringdi lágt klukkan hálf tíu – það tilkynnti okkur eins og vekjaraklukkan hvenær við ættum að fara inn.

Við fórum niður götuna út á þjóðveginn þar sem stöku bílar fóru enn hjá. Um hundrað metra til hægri var brautarstöðin, lítið, veðurbarið bindingshús, eins og einbýlishús við ströndina. Fyrir framan húsið var mannlaust torg sem var umkringgt trjám og kaffihúsinu Café de la Gare.

Einn fimmtudaginn kom pabbi ekki í bíl með einhverjum vina sinna heldur með lest. Undir kvöld fylgdum við bræðurnir honum á brautarstöðina og þar sem við komum nokkuð snemma bauð hann okkur á Café de la Gare. Við bræðurnir drukkum kók en hann whisky í vatni.

Hann borgaði fyrir drykkina og stóð upp til að fara í lestina. Áður en hann kvaddi okkur sagði hann:

„Gleymið ekki... að skila kveðju frá Alberti ef þið rekist á markgreifann af Caussade í herragarðinum.“

Á horni þjóðvegarins og götunnar, í vari við þetta markarunna, fylgdumst við með brautarstöðinni. Af og til kom hópur ferðamanna út af stöðinni og fór í ýmsar áttir, til bæjarins, Bièvre myllunnar og þorpsins. Ferðamönnum fækkaði smám saman og brátt var aðeins einn eftir á torginu. Markgreifinn af Caussade? Í nótt yrðum við að láta ævintýrið gerast og fara inn í herragarðinn. En við vissum samt vel að við myndum enn einu sinni skjóta því á frest.

Við stóðum lengi hreyfingarlausir fyrir framan runnann sem umlukti Hróa hattar-krána. Við hlustuðum á samræður gestanna sem sátu við borð í garðinum. Gróðurinn skýldi þeim en raddirnar voru mjög nálægt okkur. Við gátum heyrt glamrið í hnífapörunum, marrið undan fótum þjónanna sem gengu á mölinni. Matarlyktin blandaðist saman við gróðurilminn frá markarunnum sem var mjög sterkur. Öll gatan angaði af markarunna.

Ofar í götunni kviknaði ljós í bogaglugga stofunnar. Ameríski bíllinn hans Rogers Vincent var fyrir framan húsið. Þetta kvöld hafði hann komið ásamt Andréa K., „eiginkonu mikla læknisins“, þeirri sem hafði verið í Lauriston-götu-klíkunni og þúaði Roger Vincent. Klukkan var ekki orðin hálf tíu en Annie kom út úr húsinu í ljósbláa kjólnum með þrönga mittisbeltið. Við fórum aftur eins hratt og við gátum í keng yfir götuna og földum okkur bak við runna í skógarþykkni við mótmælendakirkjuna. Annie nálgast. Ljóst hár hennar var eins og blettur í rökkrinu. Við gátum heyrt fótatak hennar. Hún var að leita að okkur. Þetta var leikur. Í hvert sinn földum við okkur á nýjum stað á þessu yfirgefna svæði sem tré og annar gróður hafði lagt undir sig. Hún fann að lokum felustað okkar því við rákum upp skaðræðisöskur þegar hún kom of nærri. Við fórum öll inn í húsið. Hún var barn, eins og við.

Nokkrum setningum er aldrei hægt að gleyma. Einn eftirmiðdaginn var einhvers konar útiskemmtun í garði mótmælendakirkjunnar beint á móti okkur. Við höfðum gott útsýni úr glugganum okkar yfir litla sölubása sem börnin hópuðust í kringum ásamt foreldrum sínum. Í hádeginu spurði Mathilde:

„Langar þig að fara á skemmtunina í kirkjunni „glaði hálfviti“?“

Hún fór með okkur þangað. Við fengum happdrættismiða og unnum tvo núgatpakka. Á leiðinni heim sagði Mathilde:

„Þið fenguð að fara inn, glaði hálfviti, vegna þess að ég er mótmælendatrúar.“

Hún var jafnalvarleg og venjulega og með steinnæluna í svarta kjólnum.

„Og þú skalt muna að að mótmælendur sjá allt. Það er ekki hægt að fela neitt fyrir þeim. Þeir hafa ekki bara tvö augu, þeir eru líka með auga á hnakkanum! Skilurðu það?“

Hún benti á hnútinn í hnakka sér.

„Skildirðu þetta, glaði hálfviti? Auga í hnakkanum!“

Eftir þetta fundum við bræðurnir til óþæginda í návist hennar og sérstaklega þegar við gengum fyrir aftan hana. Það tók mig langan tíma að átta mig á því að mótmælendur eru ekkert öðruvísi en aðrir og að ég þyrfti ekki að fara yfir götuna þótt ég mætti þeim.

Engin setning hefur haft jafnmikil áhrif á okkur. Hún var eins og bros Rogers Vincent. Ég hef aldrei séð annað eins bros. Það sveif í loftinu jafnvel þótt hann væri ekki viðstaddur. Ég man eftir annarri setningu sem Jean D. sagði. Hann ók mér einn morguninn alveg að Versalaveginum. Hann fór ekki mjög hratt og ég hélt mér í loðskinnsjakkann. Á leiðinni til baka stönsuðum við fyrir framan krá Hróa hattar. Hann þurfti að kaupa sígarettur. Eigandinn var einn á barnum, ung, ljóshærð og mjög falleg kona en ekki sú sem pabbi hafði þekkt þegar hann fór á krána með Eliot Salter, markgreifa af Caussade, og kannski Eddy Pagnon.

„Einn pakka af Balto,“ sagði Jean D.

Eigandinn rétti honum sígarettupakka og brosti til okkar beggja. Þegar við fórum út af kránni sagði Jean D. alvarlegri röddu:

„Sjáðu til, gamli minn. Konur... Þær virðast frábærar í fjarlægð... en þegar nær er komið... er eins gott að passa sig.“

Hann varð allt í einu mjög dapur á svipinn.

Einn fimmtudaginn lékum við okkur uppi á hæðinni við herragarðinn. Hélène litla fylgdist með okkur frá bekknum þar sem Mjallhvít var vön að sitja. Við klifum

upp greinar furutrjána. Ég var kominn of hátt upp í tréð og var næstum dottinn þegar ég fór á milli greinanna. Þegar ég kom niður úr trénu var Héléne litla náfö. Hún var þennan dag í reiðbuxunum og bólerójakkanum með móðurperlunni.

„Þetta var ekkert sniðugt... Þú hefðir getað drepið þig...“

Ég hafði aldrei heyrt hana tala svona hranalega.

„Þú mátt aldrei gera þetta aftur...“

Ég var svo óvanur að sjá hana svona reiða að ég var gráti næst.

„Ég varð að hætta í vinnunni vegna svona heimskuláta...“

Hún tók í öxlina á mér og dró mig að steinbekk undir trjánum. Hún lét mig setjast niður. Hún náði í veski úr krókóðílaskinni úr innri vasa bólerójakkans – sami litur og á sígarettuhylkinu sem Annie hafði gefið mér og hlýtur að hafa verið úr sömu verslun. Úr þessu veski tók hún pappír sem hún rétti mér.

„Kanntu að lesa?“

Þetta var blaðgrein með mynd. Ég las það sem stóð með stóru lettri

„LOFTFIMLEIKAKONAN HÉLÈNE TOCH SLASAST ALVARLEGA. MUSTAPHA AMAR VIÐ SJÚKRABEÐ HENNAR.“ Hún tók greinina og setti hana aftur í veskið.

„Slys gerast allt í einu ... Ég var eins og þú... vissi ekki... Ég treysti...“

Hún virtist sjá eftir því að hafa talað við mig eins og fullorðna manneskju:

„Ég ætla að bjóða ykkur upp á eitthvað gott... Náum okkur í köku hjá bakaranum...“

Alla leiðina eftir Docteur-Dordaine-götu var ég örlítið fyrir aftan til að sjá hana ganga. Hún haltraði lítillega og mér hafði aldrei dottið það í hug fyrir en þarna að hún hafði ekki alltaf haltrað. Sem sagt, slys gerast allt í einu. Þessi uppgötvun hafði mikil áhrif á mig.

Þetta síðdegi, þegar ég fór einn með Annie í bílnum hennar til Parísar og þegar hún gaf mér sígarettuhylkið úr krókódílaskinni, tókst okkur að rata réttu leiðina um litlu göturnar í sautjanda hverfi sem nú er búið að ryðja burt. Við ókum meðfram bökkum Signu, eins og venjulega. Við námum staðar um stund við árbakkann hjá Neuilly og Île de Puteaux. Efst úr tréstiganum, sem lá að ljóslituðum flotbryggjum, virtum við fyrir okkur fljótandi húsin og pramma sem búið var að breyta í íbúðir.

„Við þurfum að flytja fljótlega, Patoche... og mig langar að búa hérna...“

Hún var oft búin að tala um þetta við okkur. Við höfðum dálitlar áhyggjur af því að yfirgefa húsið og bæinn. En að búa á svona pramma... Dag eftir dag biðum við í eftirvæntingu eftir að þetta ævintýri hæfist.

„Við búum til herbergi handa ykkur... með litlum gluggum... Það verður stór stofa og bar...“

Hún talaði og lét sig dreyma. Við fórum aftur inn í bílinn. Þegar við höfðum ekið í gegnum Saint-Cloud göngin og vorum komin á hraðbrautina sneri hún sér að mér. Hún horfði á mig og augu hennar voru skærari en vanalega.

„Veistu hvað þú ættir að gera? Á hverju kvöldi ættir þú að skrifa það niður sem þú hefur gert yfir daginn. Ég skal kaupa handa þér stílabók...“

Þetta var góð hugmynd. Ég stakk höndinni í vasann til að athuga hvort ég væri ekki örugglega með sígarettuhylkið.

Sumir hlutir hverfa úr lífi okkar um leið og við hættum að veita þeim athygli en þetta sígarettuhylki er enn í eigu minni. Ég vissi að það yrði alltaf innan seilingar í náttboðsskúffunni, í hillu í fataskápnum, aftast á skrifborðina, í brjóstvasa jakkans. Ég var svo viss um tilvist hylkisins og nálægð að það fór svo að ég gleymdi því. Nema þegar ég var niðurdreginn. Þá skoðaði ég það í krók og kring. Þetta var eini hluturinn sem tilheyrði tímabili í lífi mínu sem ég gat ekki talað um við nokkurn mann og sem ég hef stundum efast um að hafi raunverulega átt sér stað.

Samt var ég einu sinni næstum því búinn að týna því. Ég var í einum þeirra framhaldsskóla sem ég sótti á meðan ég beið þess að verða sautján ára. Tvíburabræður sem tilheyrðu broddborgurum litu sígarettuhylkið girndaraugum. Þeir áttu marga frændur í öðrum bekkjum og faðir þeirra bar titilinn „fremsti skotmaður Frakka“. Ef þeir hefðu allir ráðist gegn mér hefði ég ekki getað varið mig.

Eina leiðin til að forðast þá var að láta reka mig úr skólanum eins fljótt og auðið yrði. Ég stakk af einn morguninn og notaði tækifærið til að skoða Chantilly, Mortefontaine, Ermenonville og klaustrið í Chaalis. Ég kom aftur í skólann um kvöldmatarleytið. Skólameistarinn gerði mér grein fyrir brottvikningunni en hafði ekki tekist að ná í foreldra mína. Faðir minn hafði farið nokkrum mánuðum fyrr til Kólumbíu til að skoða gullnámu sem vinur hans hafði bent honum á og móðir mín var í leikferð nálægt La Chaux-de-Fonds. Ég var settur í einangrun í sjúkrastofu á meðan ég beið eftir því að verða sóttur. Mér var hvorki leyft að sækja tíma né borða í matsalnum með félögum mínum. Þessi diplómátíska friðhelgi veitti mér öruggt skjól fyrir bræðrunum, frændum þeirra og fremsta skotmanni Frakka. Á hverju kvöldi áður en ég sofnaði fullvissaði ég mig um að sígarettuhylkið úr krókódílaskinninu væri á sínum stað.

Nokkrum árum síðar átti þess hlutur aftur eftir að vekja á sér athygli. Ég hafði fylgt ráðleggingum Annie að skrifa í stílabók á hverjum degi. Ég var að ljúka við fyrstu bókina. Ég sat við barborð á kaffihúsi við Wagram-götu. Við hliðina á mér stóð dökkhærður maður um sextugt með fíngerð gleraugu; föt og hendur báru vott um

algjöra snyrtimennsku. Ég fylgdist með honum í nokkrar mínútur og velti fyrir mér við hvað hann starfaði.

Hann hafði beðið þjóninn um að láta sig hafa sígarettur en þær voru ekki til sölu á þessu kaffihúsi. Ég rétti honum sígarettuhylkið úr krókódfílaskinninu.

„Kærar þakkir.“

Hann fékk sér eina sígarettu. Hann hafði ekki augun af sígarettuhylkinu.

„Leyfist mér?“

Hann tók það úr höndum mér, sneri því fram og aftur og hleypti brúnum.

„Ég átti svona alveg eins.“

Hann lét mig fá það aftur og horfði athugull á mig.

„Öllum lagernum af þessu var stolið frá okkur. Við hættum að lokum að selja þetta. Þú ert hér með mjög verðmætan hlut fyrir safnara...“

Hann brosti til mín. Hann hafði séð um leðurvöruverslun við Champs-Élysées en var nú kominn á eftirlaun.

„Þeir létu sér ekki nægja að stela svona sígarettuhylkjum. Þeir tóku allt úr búðinni.“

Hann hallaði sér í áttina til mín og brosti stöðugt.

„Láttu þér ekki detta í hug að ég gruni þig um græsku... Þú varst of ungur á þeim tíma.“

„Er langt síðan þetta gerðist?“ spurði ég hann.

„Um það bil fimmtán ár.“

„Og náðust þeir einhvern tímann?“

„Ekki allir. Þetta var fólk sem hafði gert miklu alvarlegri hluti en að brjótast þarna inn...“

Miklu alvarlegri hluti. Þessi orð... ég hafði heyrt þau áður.  
LOFTFIMLEIKAKONAN HÉLÈNE TOCH SLASAST ALVARLEGA. Og seinna  
hafði ungi maðurinn með stóru, bláu augun svarað mér: EITTHVAÐ MJÖG  
ALVARLEGT.

Ég gekk eftir Wagram-götu, undarlega þungt fyrir brjósti. Þetta var í fyrsta sinn  
í langan tíma sem ég fann fyrir nærveru Annie. Hún gekk fyrir aftan mig þetta kvöld.  
Roger Vincent og Héléne litla hlytu líka að vera einhvers staðar í þessari borg. Í raun  
höfðu þau aldrei yfirgefið mig.



Mjallhvít fór án þess að vara okkur við. Mathilde talaði við mig í hádeginu:

„Hún er farin af því hún vildi ekki lengur gæta þín, glaði hálfviti!“

Annie yppti öxlum og blikkaði mig.

„Þetta er bölvuð vitleysa, mamma! Hún fór vegna þess að hún þurfti að fara aftur til fjölskyldu sinnar.“

Mathilde kipraði augun og horfði illilega á dóttur sína.

„Svona talar maður ekki við móður sína fyrir framan börnin!“

Annie lét sem hún heyrði þetta ekki. Hún brosti til okkar.

„Heyrðirðu þetta?“ sagði Mathilde við dóttur sína. „Það fer illa fyrir þér, eins og glaða hálfvitanum hérna!“

Annie yppti aftur öxlum.

„Slakaðu á, Thilda,“ sagði Hélène litla.

Mathilde benti mér á hnútinn í hnakkanum.

„Þú veist hvað þetta þýðir? Nú er Mjallhvít farin og þá er það ég sem ræð, glaði hálfviti!“

Annie fylgdi mér í skólann. Hún hafði sett hönd sína á öxl mér eins og venjulega.

„Hugaðu ekki um það sem mamma segir... Hún er gömul... Gamalt fólk segir allt mögulegt...“

Við mættum of snemma. Við biðum fyrir framan járndyrnar sem gengu að skólalóðinni.

„Þið bræðurnir eigið að sofa í húsinu beint á móti okkur í eina eða tvær nætur... þú veist... hvíta húsið... Það er vegna þess að við fáum gesti sem verða hjá okkur í nokkra daga...“

Hún hlýtur að hafa gert sér grein fyrir því að ég var áhyggjufullur.

„Það verður ekkert mál, ég verð hjá ykkur... Við eigum eftir að skemmta okkur vel.“

Ég heyrði ekkert af því sem fram fór í tímanum. Hugurinn var annars staðar. Mjallhvít var farin og við áttum að búa í húsinu á móti.

Að loknum skóladegi fór Annie með okkur í húsið á móti. Hún hringdi bjöllunni í litla anddyrinu sem sneri út að Docteur-Dordaine-götu. Þéttvaxin, svartklædd kona opnaði dyrnar. Hún var húsvörður en eigendurnir bjuggu aldrei þarna.

„Herbergið er tilbúið,“ sagði hún.

Við fórum upp stiga lýstan rafmagnsljósum. Allir gluggahlerar hússins voru lokaðir. Við fórum eftir gangi. Konan opnaði dyr. Þetta herbergi var stærra en okkar og þar voru tvö rúm með látúnsrimlum, tvö rúm fyrir fullorðið fólk. Ljósblátt, skrautlegt veggfóður þakti veggina. Glugginn sneri út að Docteur-Dordaine-götu. Gluggahlerarnir voru opnir.

„Það fer vel um ykkur hér, strákar,“ sagði Annie.

Húsvörðurinn brosti til okkar og sagði:

„Ég útbý handa ykkur morgunverð í fyrramálið.“

Við fórum niður stigann og húsvörðurinn sýndi okkur jarðhæð hússins. Í aðalstofunni voru gluggahlerarnir lokaðir en ljósið frá tveimur kristalsljósakrónum hálfblindaði okkur. Búið var að setja gagnsæjar ábreiður yfir húsgögnin. Nema píanóið.

Eftir kvöldmatinn fórum við út ásamt Annie. Við vorum í náttfötunum okkar og náttslöppnum. Vorkvöld. Það var skemmtilegt að vera í náttslöppnum úti og við

gengum niður götuna alla leið að Hróa hattar-kránni. Við hefðum viljað hitta einhverja til þess að þeir sæju okkur á göngu í náttslöppnum.

Við hringdum dyrabjöllunni á húsinu á móti og enn á ný opnaði húsvörðurinn og fylgdi okkur upp í herbergi okkar. Við fórum upp í látúnsrimlarúmin. Húsvörðurinn sagði okkur að hún svæfi í herbergi við hliðina á stofunni og að við mættum alltaf kalla á hana ef okkur vantaði eitthvað.

„Og ég er hér rétt hjá ykkur, Patoche...“ sagði Annie.

Hún kyssti okkur á ennið. Við vorum búnir að bursta tennurnar eftir matinn í herberginu okkar heima. Húsvörðurinn lokaði gluggahlerunum, slökkti ljósið og báðar konurnar fóru út.

Þessa fyrstu nótt spjölluðum við bræðurnir lengi. Við hefðum gjarnan viljað fara niður í stofuna á jarðhæðinni til þess að skoða ljósakrónurnar, húsgögnin undir yfirbreiðslunum og píanóið en við vorum hræddir um að það myndi braka í stiganum og að húsvörðurinn myndi skamma okkur.

Daginn eftir var fimmtudagur. Ég þurfti ekki að fara í skólann. Húsvörðurinn kom með morgunmat á bakka upp í herbergið okkar. Við þökkkuðum henni fyrir.

Frændi Frede kom ekki þennan fimmtudag. Við vorum í stóra garðinum fyrir framan húsið með frönsku dyrunum og lokuðu gluggahlerunum. Þarna var grátvíðir og alveg innst bambusveggur en í gegnum hann gátum við séð veröndina á Hróa hattar-kránni og borðin sem þjónarnir voru að undirbúa fyrir matinn. Við borðuðum samlokur í hádeginu. Það var húsvörðurinn sem útbjó þær. Við sátum á stólum í garðinum með samlokurnar okkar eins og í lautarferð. Um kvöldið var fallett veður og við borðuðum í garðinum. Húsvörðurinn útbjó aftur fyrir okkur samlokur með skinku og osti. Tvær eplakökusneiðar í ábæti. Og kóka-kóla.

Annie kom eftir matinn. Við vorum komnir í náttfötin og náttslöppana og fórum út með henni. Í þetta sinn fórum við yfir götuna fyrir neðan hæðina. Við rákumst á fólk nálægt almenningsgarðinum sem virtist undrandi á að sjá okkur á náttslöppum. Annie var í gamla leðurjakkanum sínum og gallabuxunum. Við gegnum framhjá brautarstöðinni. Mér datt í hug að við gætum tekið lest alla leið til Parísar í

náttslöppunum. Þegar við komum til baka kyssti Annie okkur báða og gaf hvorum okkar sína munnhörpuna.

Ég vaknaði um miðja nótt. Ég heyrði vélarhljóð í bíl. Ég stóð upp, gekk að glugganum og leit út. Húsvörðurinn hafði ekki lokað gluggahlerunum. Hún hafði bara dregið rauðar gardínur fyrir hann.

Handan götunnar var ljós í bogaglugga stofunnar. Bíll Rogers Vincent stóð fyrir utan húsið og svört blæjan var fest niður. Bíllinn hennar Annie var líka þarna en vélarhljóðið kom frá yfirbreiddum sendiferðabíl, sem var í gangi hinum megin við götuna, við mótmælendakirkjuna. Drepið var á sendiferðabílnum og tveir menn stigu út úr honum. Ég þekkti Jean D. og Buck Danny og þeir gengu báðir inn í húsið. Ég sá skugga hreyfast af og til í bogaglugga stofunnar. Ég var syfjaður. Morguninn eftir vakti húsvörðurinn okkur og færði okkur morgunverð á bakka. Hún fylgdi mér ásamt bróður mínum í skólann. Í Docteur-Dordaine-götu var hvorki sendiferðabíll né bíll Rogers Vincent. En bíllinn hennar Annie var enn fyrir framan húsið.

Bróðir minn beið einn eftir mér við skólahliðið.

„Það er enginn heima hjá okkur.“

Hann sagði mér að húsvörðurinn hefði fylgt honum heim fyrir stuttu. Bíllinn hennar Annie var þar en ekkert fólk. Húsvörðurinn þurfti að fara til Versala að versla eftir hádegi og skildi bróður minn eftir í húsinu með þeim orðum að Annie hlyti að koma fyrst bíllinn hennar væri þarna. Bróðir minn hafði beðið í mannlausu húsinu.

Honum létti við að sjá mig. Hann hló meira að segja eins og sá sem hefur orðið hræddur en er aftur orðinn öruggur með sig.

„Þau eru farin til Parísar,“ svaraði ég. Hafðu ekki áhyggjur.

Við gengum eftir Docteur-Dordaine-götu. Bíllinn hennar Annie var á sínum stað.

Enginn var í borðstofunni, ekki heldur í eldhúsinu. Og ekki í stofunni. Herbergið hennar Annie á annarri hæð var autt. Líka herbergi þeirra Héléle og Mathilde innst í ganginum. Við gengum inn í herbergi Mjallhvítar. Kannski myndi Mjallhvít koma aftur. Nei. Það var eins og enginn hefði búið í þessum herbergjum. Ég sá bíllinn hennar Annie út um gluggann á herberginu okkar.

Þögnin í húsinu gerði okkur óttaslegna. Ég kveikti á útvarpinu og við borðuðum tvö epli og tvo banana sem eftir voru í ávaxtakörfu á skenknum. Ég opnaði dyrnar út í garðinn. Klessubíllinn var þarna enn í miðjum garðinum.

„Við bíðum eftir þeim,“ sagði ég við bróður minn.

Tíminn leið. Vísirinn á eldhúsklukkunni sýndi að klukkuna vantaði tuttugu mínútur í tvö. Það var kominn tími til að fara í skólann en ég gat ekki skilið bróður minn eftir einan heima. Við settumst niður hvor á móti öðrum við eldhúsborðið. Við hlustuðum á útvarpið.

Við fórum út úr húsinu. Bíllinn hennar Annie var enn þarna. Ég opnaði einar dyrnar og settist í framsætið eins og ég var vanur. Ég gramsaði í hanskahólfinu og skoðaði vel aftursætið. Ekkert. Nema tómur sígarettupakki.

„Við skulum ganga að herragarðinum,“ sagði ég við bróður minn.

Það var rok. Við fórum eftir Docteur-Dordaine-götu. Félagar mínir voru komnir í skólann og kennarinn hlaut að hafa tekið eftir fjarveru minni. Eftir því sem leið á gönguna varð þögnin dýpri umhverfis okkur. Í sólinni virtist gatan og öll húsin auð og yfirgefin.

Hátt grasið á akrinum bærðist í vindinum. Við höfðum aldrei fyrr verið þarna tveir einir á ferð. Mér fannst lokaðir gluggahlerarnir á herragarðinum jafnógnvekjandi og kvöldin þegar við vorum á heimleið úr skógarferð með Mjallhvíti. Framhlið herragarðsins var dimm og ógnandi á þeim stundum. Eins var nú, um hábjartan dag.

Við settumst á bekkinn þar sem Mjallhvít hafði venjulega setið þegar við klifruðum í trjánunum. Þögnin umlukti okkur og ég reyndi að spila lag á munnhörpuna sem Annie hafði gefið mér.

Við sáum í fjarska svartan bíl í Docteur-Dordain-götu sem lagt hafði verið fyrir utan húsið. Karlmaður hafði rekið annan fótinn út um opnar dyrnar þar sem hann sat undir stýri og las dagblað. Fyrir framan útidyrnar stóð lögreglumaður teinréttur og berhöfðaður. Hann var ungur, ljóshærður og stuttklipptur og starði stórum, bláum augum út í loftið.

Hann hrökk við og virti okkur bræðurna fyrir sér undrandi.

„Hvað eruð þið að gera hérna?“

„Ég á heima hér,“ svaraði ég. „Hefur eitthvað komið fyrir?“

„Eitthvað mjög alvarlegt.“

Ég varð hræddur. Það var hann líka og rödd hans skalf dálítið. Vörubíll með krana birtist við hornið á götunni. Lögreglumenn stukku út og festu bílinn hennar Annie við kranann. Síðan ók vörubíllinn hægt út eftir Docteur-Dordain-götu með bílinn hennar Annie í eftirdragi. Það fannst mér erfiðast og sársaukafyllt.

„Þetta er mjög alvarlegt. Þið megið ekki fara inn.“

En við fórum samt inn. Einhver hringdi í stofunni. Dökkhærður maður í gaberdínfrakka sat á borðbrúninni í borðstofunni. Hann horfði á okkur bræðurna og gekk til okkar.

„A... eru þið þau... börnin?“

Hann endurtók:

„Eruð þið börnin?“

Hann ýtti okkur inn í stofu. Maðurinn sem talaði í símann lagði tólið á. Hann var lágvaxinn en herðabreiður og var í svörtum leðurjakka. Hann sagði það sama og hinn:

„A... þetta eru börnin...“

Síðan sagði hann við manninn í gaberdínfrakkanum:

Þú verður að fara með þá á lögreglustöðina í Versölum... Það svarar enginn í París...

Eitthvað mjög alvarlegt, hafði lögreglumaðurinn með stóru, bláu augun sagt. Ég mundi þá eftir blaðaúrklippunni sem Hélène litla geymdi í veskinu sínu:

LOFTFIMLEIKAKONAN HÉLÈNE TOCH SLASAST ALVARLEGA. Ég gekk fyrir aftan hana til að sjá hana ganga. Hún hafði ekki alltaf haltrað svona.

„Hvar eru foreldrar þínir?“ spurði dökkhærði maðurinn í gaberdífrakkanum.

Ég leitaði svars. Það var of flókið að útskýra þetta. Annie hafði sagt mér það daginn sem við höfðum farið saman á skrifstofu skólastýrinnar í skóla Jóhönnu af Örku þar sem hún þóttist vera mamma mín.

„Veistu ekki hvar foreldrar þínir eru?“

Mamma lék hlutverk sitt í leikriti einhvers staðar í Norður-Afríku. Pabbi var í Brazzaville eða í Bangui eða einhvers staðar lengra í burtu. Þetta var of flókið.

„Þau er dáið,“ sagði ég.

Hann tók viðbragð. Hann horfði þungbrýnn á mig. Það mætti halda að hann hafi skyndilega orðið hræddur við mig. Lágvaxni maðurinn í leðurjakkanum leit einnig á mig áhyggjufullur með opinn munn. Tveir lögreglumenn gengu inn í stofuna.

„Eigum við að halda áfram að leita í húsinu?“ spurði annar þeirra dökkhærða manninn í gaberdífrakkanum.

„Já... já... Haldið áfram.“

Þeir fóru. Dökkhærði maðurinn í gaberdífrakkanum hallaði sér að okkur.

„Farið út í garð að leika ykkur...“ sagði hann blíðlega. Ég kem bráðum til ykkar.

Hann rétti okkur hvorum sína höndina og leiddi okkur út. Græni klessubíllinn var enn þarna. Hann benti í áttina að garðinum.

„Farið að leika ykkur. Ég kem bráðum.“



Hann fór aftur inn í húsið.

Við gengum steintröppurnar upp á fyrsta pallinn í garðinum þar sem gröf Guillotin læknis var falin undir bergsóleyjunum og þar sem Mathilde hafði gróðursett rósarunna. Glugginn á herbergi Annie var galopinn og þar sem við stóðum jafnhátt og þessi gluggi sá ég vel hvernig þeir leituðu alls staðar í herberginu hennar Annie.

Niðri gekk lágvaxni maðurinn í leðurjakkanum þvert yfir garðinn og hélt á vasaljósi. Hann beygði sig yfir brunnbarminn, ýtti geitartoppnum til hliðar og reyndi að sjá eitthvað á botninum með vasaljósinu. Hinir héldu áfram að leita í herbergi Annie. Fleiri bættust í hópinn, lögreglumenn og aðrir í hversdagslegum fötum. Þeir leituðu um allt, meira að segja inni í klessubílnum okkar, þeir þrömmuðu um garðinn, birtust í gluggum hússins, töluðu saman af ákafa. Og við bræðurnir, við létum sem við lékum okkur í garðinum á meðan við biðum þess að einhver kæmi og sækti okkur.